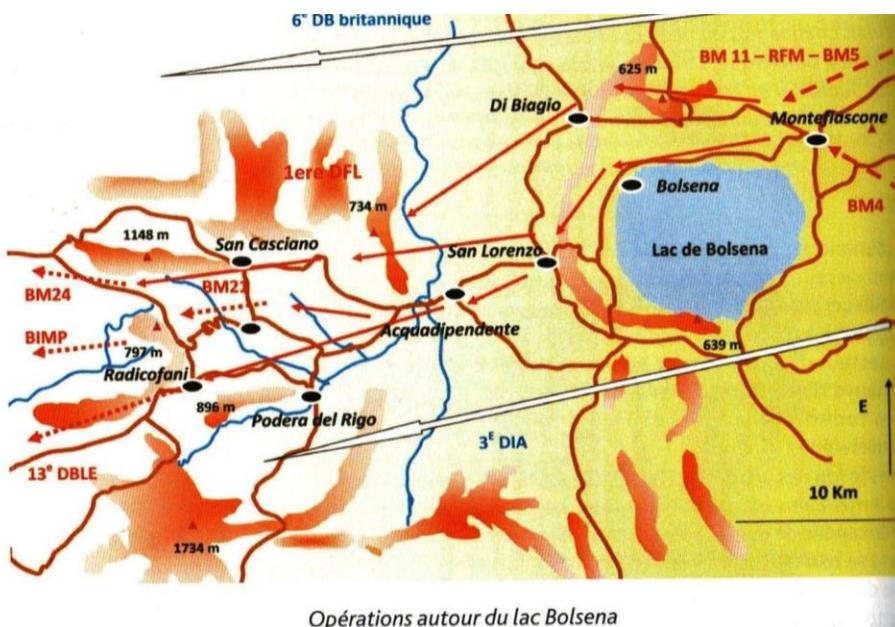




LA POURSUITE VERS LA TOSCANE ET ROME VILLE OUVERTE 31 Mai – 16 JUIN 1944



Général BROSSET
Commandant la 1^{ère} D.F.L.



Opérations autour du lac Bolsena
Carte Guy Crissin



Les jours suivants, la 1^{ère} DFL est passée en réserve du C.E.F. Elle se regroupe au sud de Pontecorvo sur son ancien champ de bataille où le silence est retombé. Elle y bivouaque dans la plus grande tranquillité.

La guerre a bien changé depuis l'Afrique. Ce qui est nouveau pour les « F.F.L. », c'est cette sécurité presque absolue qui règne sur les arrières. Aucun avion allemand ne peut s'aventurer de jour dans un ciel que domine totalement l'aviation alliée. C'est au point que la Division a laissé à Naples son groupe de D.C.A..

Le champ de bataille se limite, comme au temps de la guerre 1914-1918, à une étroite bande de terrain de quelques kilomètres le long de la ligne de contact.

On se sent également intégré dans la formidable machine de guerre qu'est l'armée américaine. Elle donne une extraordinaire impression d'organisation et de puissance qu'on a longtemps cru l'apanage de la Wehrmacht.

A peine la Division est-elle au repos que ses véhicules et son armement détruits ou endommagés sont immédiatement remplacés par des matériels neufs. Même les tenues de combat un peu usagées sont renouvelées par la distribution de collections d'habillement neuves. Les services du matériel et de l'intendance du C.E.F. participent de cette rigueur et de cette profusion.

Les Français libres découvrent avec émerveillement cette guerre de riches à laquelle ils ne sont pas habitués.

Cela ne les empêche d'ailleurs pas de « faucher », de temps à autre, une jeep ou une motocyclette aux Américains quand l'occasion se présente, séquelles psychologiques d'une époque de misère où les récupérations frauduleuses étaient d'un intérêt vital pour les F.F.L.

Le 31 mai, la 1^{ère} D.F.L. roule de nouveau en convois poussiéreux sur les routes blanches d'Italie le long de la rive sud du Sacco. Elle suit par étapes, prête à s'engager, l'avance du C.E.F. qui a amorcé, avec la 3^e D.I.A., le débordement de Rome par l'est, en couverture du 2^e CA américain. C'est sur la route n° 6, au milieu des gravats du village en ruine de Valmontone, qu'elle apprend l'entrée des Américains à Rome..
JUIN, craignant une contre-attaque allemande sur les communications du C.E.F. dont la droite s'étire sur un flanc dangereusement exposé par le retard des Britanniques, obtient l'élargissement de sa zone d'action au nord de la route n° 6 qui était primitivement réservée à la 8^e armée. Il engage la 1^{ère} D.F.L. en flanc-garde dans ce nouveau secteur de couverture.

Progressant dans le sillage de la 3^e D.I.A., la 2^e brigade, renforcée du 1^{er} R.F.M. et d'un escadron de tank destroyers du 7^e régiment de chasseurs d'Afrique, se porte dans la soirée à Zagarolo.

Ses bataillons débarquent de leurs camions à la nuit et, précédés des escadrons de reconnaissance des fusiliers marins, ils commencent leur progression à pied vers le Tibre.

Derrière elle, la 4^e brigade relève les éléments de la 3^e D.I.A. à Cave et Palestrina, où elle s'installe face au nord...

Yves Gras La 1ère D.F.L. Les Français Libres au combat, Presses de la Cité, Paris, 1983

LA POURSUITE VERS LA TOSCANE ET ROME VILLE OUVERTE

Bernard SAINT HILLIER

Chef d'Etat-Major de la D.F.L.



La Division peut reprendre enfin sa marche en avant, et parvient, le 4 juin, à 25 kilomètres de Rome jusqu'aux faubourgs de Tivoli ayant enlevé, dans la soirée, après s'y être repris à trois fois, la villa Adriana, superbes ruines romaines brutalisées par la guerre.

Les éléments retardateurs allemands sont en effet tenaces et multiplient les embuscades.

Nous sommes aux portes de Rome, Américains et Britanniques rivalisent pour y entrer les premiers. L'affaire n'est pas simple car la 8e Armée possède un front énorme sur lequel elle piétine, et les Américains un secteur très étroit sur lequel ils ne peuvent matériellement pas progresser. Les Français, coincés entre eux et en avance sur eux, reçoivent l'ordre de libérer tous les itinéraires de leur secteur que nos Alliés utilisent aussitôt, paralysant nos propres déplacements et notre ravitaillement.

La D.F.L., dans ces conditions, doit s'immobiliser.

Nous réussissons cependant à infiltrer une patrouille entre les unités alliées et au travers des lignes allemandes, elle permet au commandant François de Panafieu, diplomate français, de parvenir au Vatican et d'entretenir le Pape Pie XII des préoccupations du général de Gaulle sur l'attitude du haut clergé français et sur les secours à apporter aux Israélites ainsi qu'aux résistants que décime la déportation.

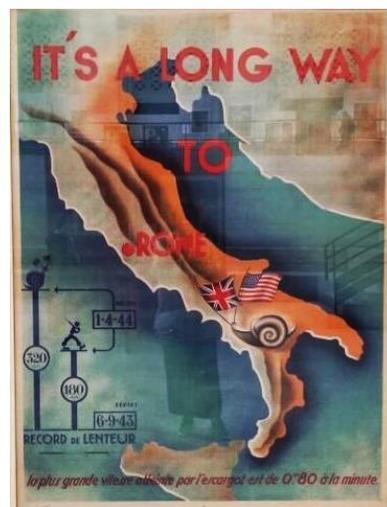
Le 4 juin les avant-gardes du 6e Corps américain sont dans les faubourgs de la Ville éternelle, et dans l'après-midi ses premières patrouilles y pénètrent.



Clark et Juin à Rome © D.R.

Le 5 juin Rome est entièrement occupée, les généraux CLARK et JUIN se sont donnés rendez-vous au Capitole. JUIN monte dans la jeep de CLARK qui lui dit : « Sans les Français nous ne serions pas là » et JUIN de répondre aussitôt : « Sans l'Amérique, l'Armée française n'aurait pu être là ».

Le pape Pie XII a voulu accueillir, dans une audience solennelle les officiers français.



Les Français et les Américains ont fait mentir cette affiche de propagande ennemie
© Françoise Amiel - Hébert

Il leur parle d'une voix faible avec un fort accent italien de « la noble mission que porte en ses plis le drapeau français » et termine par cet hommage : « cette victoire avant tout française a permis la libération de Rome ». En écho, semble-t-il, la radio allemande répand largement le bruit que les Français avaient été les principaux artisans de la rupture du front sur le Garigliano.

Malgré la chute de Rome, la mission de la Division n'est pas changée, elle doit atteindre et forcer les passages du Tibre.

Cependant le général BROSSET donne l'ordre au B.I.M.P. d'envoyer une compagnie au Palais Farnèse, ambassade de France, où elle hissera nos couleurs.

Le 9 juin un « Corps de Poursuite » est formé sous les ordres du général de LARMINAT.

Il doit coordonner l'action des 3e D.I.A. et 1ère D.F.L. qui continuent leur action en direction des montagnes sur deux axes de marche séparés par le lac Bolsena.

La Division repart donc, contourne Rome, et 50 kilomètres plus loin relève les Américains.

Dès lors le combat prend un tout autre aspect, il ne s'agit plus de rompre des lignes fortifiées mais d'une chasse à courre, d'une poursuite sans répit, qui en moins de deux mois devait amener les Français jusqu'à Sienne.

Nous avons affaire à des détachements retardateurs qui choisissent, pour s'opposer à nous, des positions successives qu'ils tiennent toute une journée et quittent à la nuit. Rechercher le contact chaque matin est épuisant, car les Allemands veulent gagner le temps nécessaire à l'organisation d'une ligne de résistance pour protéger la Toscane.

Les routes que nous empruntons sont encombrées de carcasses de véhicules brûlés, de charognes de chevaux couvertes d'une poussière épaisse. Tous les ouvrages d'art ont été détruits, les abords des villages sont truffés de mines. Le ravitaillement suit très difficilement par ces routes, étroites, piégées et obstruées et cela ralentit notre avance.

La 1ère DFL pendant la campagne d'Italie, par Bernard Saint Hillier

LA POURSUITE VERS LA TOSCANE ET ROME VILLE OUVERTE



Le 6 juin au matin, les Allemands ont décroché. Une patrouille conduite par le capitaine PIOZIN et le sous-lieutenant HUGOT occupe Tivoli. « Voici la ville, raconte HUGOT. A gauche, le panneau indicateur transpercé au passage d'un coup de pistolet... »

Un large tournant, et nous stoppons devant une place noire de monde qui salue notre arrivée d'une folle acclamation. En un clin d'œil, le camion est pris d'assaut par la population, couvert de roses. Nous sommes fêtés, cajolés... Je me fais l'effet d'un coureur du Tour de France arrivant le premier à l'étape. »

La 1^{ère} D.F.L. ne poussera pas au-delà du Tibre. Elle s'efface pour laisser passer la 4^e division d'infanterie britannique et va se regrouper au sud-est de Rome. Dans les villages intacts de la campagne romaine, la population se presse sur le passage des Français, elle manifeste sa joie et les appelle « *Liberatori !* »

La veille, des acclamations frénétiques et les cloches sonnant à toute volée avaient aussi salué l'arrivée de CLARK et de JUIN à Rome. Les deux généraux y entraient en vainqueurs, mais les Italiens, avec une étonnante spontanéité dans la volte-face, les accueillait en libérateurs. Une foule en fête remplissait les rues.

Elle « *délire d'enthousiasme*, raconte Jean-Pierre AUMONT qui est à l'état-major de BROSSET, *elle arrête les jeeps, les camions, embrasse les soldats, leur jette des fleurs, leur offre du vin, appelle le général Juin : il Liberatore* ».

Guillain de Bénouville qui est, lui aussi avec BROSSET confirme cette atmosphère de liesse :

« Les femmes s'offrent, les hommes sourient, les enfants. en hurlant, agitent de petits drapeaux. Ils sont tellement habitués aux victoires des autres qu'ils ne savent plus que crier : Caramelli ! Caramelli ! »

On entend aussi : *E viva Francia ! E viva de Gaulle ! Viva Roma !* »



Décidément, l'Italie réservait bien des étonnements aux Français.

Rome « *n'avait rien*, constate le général JUIN, *de la haïssable capitale ennemie qui avait hanté nos rêves* ». Sa jeep a de la peine à se frayer un passage jusqu'au Capitole où le général CLARK lui donne l'accolade et le félicite : « *Sans les Français, lui dit-il, nous ne serions pas ici aujourd'hui !* ».



A Rome en effet, les Français ont renoué avec la victoire. Tout le monde le sait et ils sont à l'honneur. Pourtant, on ne les a pas laissés entrer dans la ville.

Ce n'est que dans la soirée du 5 juin qu'un détachement du B.I.M.P. conduit par le capitaine PERRAUD pénètre dans Rome où BROSSET lui a donné l'ordre d'aller assurer la garde des bâtiments français.

Et encore s'y glisse-t-il nuitamment par les faubourgs sud-est, en évitant les barrages de la *Military Police* américaine, pour pouvoir arriver jusqu'au palais Farnèse, siège de l'ambassade de France.

Il n'importe. Dans tout le C.E.F., et en particulier à la 1^{ère} D.F.L. où l'on se souvenait des jours sombres de la guerre en Libye, on avait le sentiment de vivre un grand moment, celui où la France a retrouvé sa fierté et rétabli le prestige de ses armes. Il était bon que ce moment-là, les soldats de la 1^{ère} DFL et ceux de l'armée d'Afrique le vécussent ensemble.

C'est dans une ambiance d'euphorie générale et, de plus, par un temps merveilleusement beau, que se répand, dans la journée du 6 juin, la nouvelle du débarquement en Normandie et, avec elle, une vibration de joie et d'espoir.

Il s'y mêle cependant, chez les F.F.L., un sentiment de tristesse. Le débarquement ! Et sans eux ! Ils se sentent frustrés de n'avoir pas été les premiers à mettre le pied sur le sol français.

Au Vatican, le pape reçoit les officiers alliés, que les gardes suisses en hallebardes trient et rangent par nation, les Français, fils aînés de l'Eglise, au premier rang, puis derrière eux des Italiens, des Polonais, des Canadiens, et enfin la multitude bruyante des militaires anglo-saxons.

Lorsque Pie XII paraît, longue silhouette blanche, visage ascétique, nez busqué et lunettes à monture d'argent, le silence se fait. Après quelques paroles banales de bienvenue, il fait le tour de l'assistance en la bénissant, interroge les uns et les autres, distribue des images et des chapelets, tandis que les « *war correspondants* » se couchent sous le nez du Souverain Pontife pour mieux le filmer et qu'au fond de la salle, les Américains poussent en son honneur un triple hurra.

Yves Gras La 1ère D.F.L. Les Français Libres au combat, Presses de la Cité, Paris, 1983

LA POURSUITE VERS LA TOSCANE ET ROME VILLE OUVERTE

Susan TRAVERS

Légionnaire



Début juin 1944, on atteignit les environs de Rome, où l'on installa notre campement. La capitale italienne avait été prise le 4 juin, à la grande satisfaction des légionnaires qui malgré le revirement des Italiens, maintenant passés de notre côté, ne parvenaient pas à oublier leur comportement au cours des quatre années qui venaient de s'écouler.

Tandis que la demi-brigade s'en allait prendre la ville de Tivoli, je me débrouillai pour me rendre à Rome avec quelques officiers des Français libres afin de savourer cet instant de gloire.

Le général CLARK, assis les jambes écartées dans sa Jeep, était parvenu à arriver le premier dans la Ville éternelle, un geste symbolique majeur, sinon stratégique, car Rome était la première des capitales de l'Axe à tomber. Les chars américains roulèrent le long de la Via Appia et il n'y eut que quelques escarmouches.

Les bombardiers américains patrouillaient dans le ciel en même temps que nous avançons, repéraient les poches de résistance allemande et les écrasaient.

La ville était restée pratiquement intacte, grâce aux officiers allemands qui avaient désobéi aux ordres de la détruire.

Les Romains présentaient un contraste frappant avec les Italiens que nous avons rencontrés jusqu'à présent. Transportés de joie, ils étaient descendus en foule dans la rue, se rassemblaient autour des véhicules, envoyaient des baisers, des fleurs et des cadeaux.

Ils nous voyaient comme des libérateurs. « Viva la Francia ! » s'écrièrent-ils dès qu'ils virent les drapeaux tricolores qui flottaient au vent sur nos véhicules.

Après des mois d'un conflit difficile et sanglant contre des troupes allemandes d'élite, cette réception fut un soulagement pour tout le monde.

Quand je retournai dans la région de Tivoli, je continuai à dormir dans l'ambulance.

Je prenais mes repas avec un médecin des Français libres et un charmant dentiste, il s'appelait CELERIER, de compagnie fort agréable, avec un grand sens de l'humour et un sourire magnifique : ses dents étaient une excellente publicité pour la profession qu'il exerçait.

Susan Travers

Roger MALFETTES

Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique



Roger Malfettes © M.O.L.

Par Palestrina nous arrivons à Castel san Piétro. Déplacement inconfortable dans les nuages d'une poussière noirâtre et persistante qui fait place en fin d'après-midi, à une pluie torrentielle. Le mélange fait de nous des paquets de boue.

Jamais nous n'avons été aussi sales, à un point tel que nous passerons la soirée à nous décrotter et que deux jours durant nous laverons notre linge, nettoierons les véhicules, briquerons nos armes à grands seaux d'eau et de bidons d'essence.

Rome reçoit ses ambassadeurs, conservateurs, gardiens des lieux saints, touristes.

Le 5, passé midi, DUCROT m'apporte l'ordre de préparer une section de trente unités, tenue amerloque n° 1, arme individuelle seulement ; moyens transport quatre 4x4, une jeep. Direction Rome pour occuper les bâtiments français officiels : le palais Farnèse (ambassade de France) échoit à la compagnie d'accompagnement ; la 1ère et la 2e ont pour destination les villas Borghèse et Médicis (BELLEC et PILLARD) qui en commandent les détachements se voient promus éminents conservateurs des trésors artistiques français avec en plus pour Bellec, la nudité de pauline qui peut lui faire monter le sang à la tête), la 3 avec Malapeste (DELSOL) gardera Saint-Louis des Français.

Roger Malfettes, 30 calots bleus à liseré rouge, éd. familiale

Pierre DELSOL

Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique



On dit que Rome est aux mains des Alliés et le capitaine, qui doit fournir une section, choisit 8 hommes par section et la section est prête. Il y a 4 sections au bataillon qui vont former une compagnie.

Elle sera commandée par le capitaine PERRAUD et représentera la 1ère D.F.L à Rome.

Il est ainsi désigné une compagnie par division, tous doivent se rendre à un point initial et allez ensemble à Rome, où nous devons être le soir même. La compagnie PERRAUD attend jusqu'à 16h, mais nous ne voyons personne venir du corps expéditionnaire français. Alors le capitaine décide d'aller à Rome sans les autres.

LA POURSUITE VERS LA TOSCANE ET ROME VILLE OUVERTE

... / ... La route n° 6 est interdite : c'est le 30e corps anglais qui monte faire la relève et poursuivre les boches après Rome.

Après un moment de réflexion et avoir étudié la carte, le capitaine décide que nous prenons la Voie Romaine, et nous voici en route pour Rome ; et virgule puisque « *tous les chemins y mènent* », on va bien voir si celui-ci est bon.

Après être passés à travers champs, avoir pris quelques obus pour être trop près des lignes, nous arrivons en pleine nuit dans la banlieue de la Ville Eternelle.

Là, le capitaine demande à des italiens s'ils connaissent l'ambassade de France, située au palais Farnese. Tous connaissent et veulent nous servir de guides.

Le capitaine prend un italien qui parlait français et, piloté par lui, nous prenons le chemin qui doit nous y conduire ; C'est le bon, puisqu'à 23h nous débouchons sur une petite place, et le palais est devant nous.

On frappe à la porte et c'est un capitaine médecin qui vient nous ouvrir. Il nous dit être là depuis près de 48 heures et qu'il lui tardait de voir arriver des Français.



Il y a avec lui un aumônier qui nous dit la même chose ; ils appartiennent tous deux au corps expéditionnaire. En plus, il y a un civil du personnel de l'Ambassade. Tout le reste est parti se mettre à l'abri à Vichy.

Le drapeau est retrouvé et, le lendemain matin, nos trois couleurs flottaient à nouveau ; mais si c'était le même drapeau, ce jour-là il flottait en vainqueur !



Le jeune corse Pozzo di Borgo hisse les couleurs
© A.D.F.L..

Le soir, comme nous ne pouvions pas loger à l'Ambassade, nous allons à la villa Stroffen où, avant la guerre, étaient logés, paraît-il, les élèves du Grand Prix de Rome de peinture.

Nous laissons une garde à l'Ambassade, et nous avons expédié des sentinelles à tous les endroits où les Français avaient des droits : la villa Médicis, la villa Borghèse, etc.

Pour nous rendre à la villa Stroffen, nous traversons la ville ; d'abord, une petite rue qui nous mène à la place du palais de Venise où le duce était tant acclamé. Son balcon, devenu célèbre virgule est toujours là, mais plus de duce.

Et les mêmes pantins, qui ovationnaient tant Mussolini, se sont mis à nous applaudir, et cela sous les feux des photographes et des caméras. J'ai souhaité qu'ils en perdent les mains, s'ils avaient déjà oublié le 10 juin 1940. Pas moi, oh ! Les salauds !!!

Deux jours après notre arrivée, voici les autres compagnies représentant les autres divisions, qui arrivent. Nous allons occuper la caserne Mussolini qui prend le nom de « Quartier Bayard ».

Rome est une jolie ville mais ne vaut pas Paris, bien que ce soit très différent.

Nous y restons six jours. Pendant ce temps, nos unités, qui sont passées dans la Ville Eternelle, continuent la poursuite et nous rejoignons à Montefiascone, après le lac Bolsena.

Pierre Delsol, Livret. Archives Eric Minocchi

Roger Malfettes

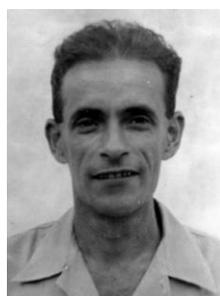
Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique

Nous nous installons au Palais Farnese avec Jean, pendant que BELLEC et DELSOL filent sur la villa Borghese et Saint-Louis des Français.

Le 6 juin au matin, dès le lever du jour, nous montons les couleurs de France. Le drapeau est celui de l'Ambassade que PLONEIS et PECRO fixent à la corde, et alors que PIQUET fait présenter les armes au détachement, qui a pris place face au balcon du Palais, un jeune tahitien du groupe du sergent PANNETIER, hisse les couleurs.



Jean Bellec © M.O.L.



Jean Pillard © M.O.L.



Josep Pecro © M.O.L.

**LA POURSUITE VERS LA TOSCANE
ET ROME VILLE OUVERTE**
Le détachement du B.I.M.P. dans les rues de Rome



© Etienne Jacheet



Le capitaine PERRAUD, Calédonien du 1er contingent du Bataillon du Pacifique, traverse Rome à la tête de la compagnie du B.I.M.P. (Collection E. MINOCCHI)



LA POURSUITE VERS LA TOSCANE ET ROME VILLE OUVERTE



Journal du 4 au 13 Juin Maurice MEHAUT

Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique



4 Juin Un détachement part pour Rome pour défilé. Nous restons en rade sur la même position, et nous nous reposons. La veillée, comme d'habitude au repos se passe en longues discussions et surtout en musique.

On ne quitte jamais leurs guitares, elles suivent toujours dans les camions avec les munitions et le ravitaillement. Il y en a bien une centaine, et quelques yukuleles. Ce sont souvent les mêmes chansons qui reviennent et nous finissons par savoir chanter en Tahitien, j'apprends à gratter un peu de guitare avec NERI, un as du style hawaïen.



Octave Néri © présidence P.F.

5 Juin Nous déménageons et partons à pied 3 Kms plus loin armes à la bretelle, le coin n'étant pas dangereux.

6 Juin 1944 Débarquement de Normandie ! C'est une explosion de joie au bataillon.

Nous regrettons de point en être et voir d'autres têtes que celles des environs. Progression tranquille en montagne. Rencontre de 2 Anglais et 6 Russes prisonniers évadés. Jonction avec un groupe de partisans serbes ayant avec eux quelques italiens.



7 Juin Mouvement arrière. Nous repassons à Palestrina. Nous passons devant une église détruite par notre artillerie. Tous les civils qui s'y étaient réfugiés furent tués. Ça sent bigrement mauvais. Nous campons dans la nature, près d'un village en ruine : Valmontone. L'Italienne aux boîtes de conserves.



Demby Wilkes © Archives Gilles Méhaut



8 Juin Repos - lessive - baignade - musique.

9 Juin Comme hier.

Fraternisons avec des Américains WILKES est notre interprète.

10 Juin Courte permission pour visiter Rome. La Basilique est magnifique, nous n'avions jamais rien vu de si beau. Le Colisée d'où parlait Mussolini. Le Tibre, le Forum, le Château St-Angelo, l'Arc de Triomphe de l'Empereur Constantin. Nous déjeunons bien dans un restaurant. Beaucoup de Français permissionnaires. Je me fais couper les cheveux. La ville n'est pas moderne, loin de là. Une femme nous fait courir LADUS et moi,... pour rien. J'achète une autre paire de lunettes. RENE sable le champagne avec l'Ambassadrice de Suède à qui il a l'air de plaire.

13 Juin Départ de Valmontone. Nous touchons des tenues neuves. Nous perdons le convoi avant Rome, ce qui nous permet de visiter la ville à nouveau mais rapidement en Dodge. Malheureusement pour le sergent-chef ERI, un jerrican de vin tombe sur lui et se vide à moitié ; il est en tenue crème d'été.

Il est donc obligé de rester aplati dans le camion tout le temps de la traversée. Ce n'est pas la vision qu'il regrette, c'est le pinard gâché ! LADUS n'est pas près de passer caporal !

14 Juin

Nous arrivons à Montefiascone, prise la veille par plusieurs Fusiliers Marins.

15 Juin

Accrochage avec les Boches, un peu de bagarre et ils décrochent. Nous dépassons Orvieto. Nous reprenons nos camions et roulons en montagne. Chemins très difficiles, car les "autostrades" italiennes équivalent de justesse à nos petites routes départementales. Quelques prisonniers sans combat. Le soir, comme à chaque fois que nous pouvons le faire, nous écoutons les nouvelles de Normandie, branchant les postes sur les accus des camions.

Journal de Marche de Maurice Méhaut (archives Gilles Méhaut)

LA POURSUITE VERS LA TOSCANE ET ROME VILLE OUVERTE



UNE VIREE A ROME

Alexis LE GALL

Bataillon de Marche 5



A la suite du repli allemand, décrochage général sur l'ensemble du front ; nous vivons désormais quelques jours de repos consentis par l'état-major aux troupes françaises et, au cours de ces quelques jours, j'aurai l'occasion de faire une virée à Rome pour un premier coup d'oeil.

Il est en effet question de former un groupe pour se rendre à la Ville Éternelle et y participer à une audience du pape. C'est une occasion à ne pas manquer. Je me porte aussitôt volontaire et ai la chance d'être agréé.

Nous sommes ainsi plusieurs camarades européens de la Compagnie à prendre place dans un véhicule qui nous fera visiter Rome et nous amènera jusqu'au Vatican. Dans mes rêves les plus fous je n'avais jamais imaginé pouvoir un jour être reçu par le pape, ce personnage qui, à Pont-Croix nous paraissait si important et si lointain. Je me rappelle encore ce soir de 1938 où notre professeur, monsieur Toscer, était entré brusquement dans notre salle d'études pour nous lancer :

« nous avons un nouveau pape, le cardinal Eugenio Pacelli vient d'être élu sous le nom de Pie XII » et c'est ce même Pie XII que nous allons voir ! Quel événement...

En attendant nous parcourons Rome et au plaisir de cette audience vient s'ajouter celui de découvrir cette ville et ses antiquités, bases de tous ces textes latins que nous avons traduits pendant toutes ces années à l'école. Cela nous promet une journée formidable à revivre au souvenir des César, Cicéron, Tacite, Virgile et autres dont les écrits nous ont fait souffrir sur les bancs du collège.

Mais notre première impression de Rome n'est pas terrible. La Rome moderne est la suite directe de la Rome antique et il y manque ces belles avenues et ces panoramas qui font la beauté de Paris. Ici les rues sont étroites, les monuments peu mis en valeur et, seule, la voie qui mène au Vatican paraît dégagée et offre un panorama sur Saint- Pierre. En franchissant le Tibre, rivière étriquée, comme la ville, nous avons aperçu, sur la gauche, le château Saint-Ange.

Et finalement le camion nous dépose devant la cité papale.

Au Vatican, que nous retrouvons comme sur les photos, avec son immense esplanade et son imposante basilique Saint-Pierre, on nous dirige sur le côté droit et nous pénétrons dans un des bâtiments jusqu'à une salle immense, où se pressent des militaires de toutes nationalités, les Américains se faisant remarquer par leur désinvolture, leur bruit et leur incorrection.

Au Vatican, que nous retrouvons comme sur les photos, avec son immense esplanade et son imposante basilique Saint-Pierre, on nous dirige sur le côté droit et nous pénétrons dans un des bâtiments jusqu'à une salle immense, où se pressent des militaires de toutes nationalités, les Américains se faisant remarquer par leur désinvolture, leur bruit et leur incorrection.

Les gardes suisses sont là, ainsi que de nombreux ecclésiastiques, dont plusieurs Monsignori.

Au bout d'un certain temps, une porte s'ouvre dans le fond et le pape s'avance, précédé de gardes à halberdes. Il est tout de blanc vêtu, visage maigre à lunettes, tel que nous le connaissions en photo autrefois sous le nom de cardinal Pacelli. C'est impressionnant et imposant jusqu'au moment où il nous parle.

Il le fait en Français, qu'il connaît parfaitement, mais je suis brusquement surpris et déçu car il a le même accent que les marchands des rues ou camelots qui, un peu partout, tentent de nous refiler leur marchandise. Il est normal qu'un italien parlant français ait un accent italien mais je m'étais imaginé, je ne sais pourquoi, qu'en tant que pape il aurait une diction parfaite. Quoi qu'il en soit, il ne nous dit que des choses très aimables et nous apparaît tout à fait pro-alliés. Nous applaudissons très dignement pour le remercier. Il recommence alors en anglais mais, dès qu'il s'arrête, c'est un concert américain de hurrahs, cris, vociférations et sifflets, ces derniers n'étant pas des critiques mais des applaudissements à l'américaine.

Pie XII est un peu suffoqué et continue à nous bénir très dignement, saluant et serrant les mains de ceux qui sont au premier rang. Puis il nous quitte comme il est entré, avec le même appareil et la même escorte. En fait, nous sommes très contents et très honorés de cette réception, dont on nous dit qu'elle ne fut jamais accordée aux troupes allemandes. Après l'audience notre véhicule nous promène à nouveau dans la ville, où pullulent, mêlées aux ruines, un grand nombre d'églises aux noms connus et nous passons le long du Colisée où se donnaient les sinistres jeux du cirque. Le Colisée est tel qu'il nous paraissait sur les photos mais sa masse reste très impressionnante. Mais, pourquoi ne pas le dire, globalement je suis un peu déçu. Le neuf se mêle au vieux et rien n'est mis en valeur.

Nous rentrons le soir au camp plein d'images et de souvenirs. Nous allons rester quelques jours au repos aux environs de Rome, reprenant des forces avant que ne recommence la poursuite, confiée pour le moment aux américains : ils sauront bien se souvenir de nous dès que la résistance ennemie se manifesterait. Dans la région romaine la population nous reste favorable mais elle est plus froide et moins expansive que la napolitaine, celle de la ville de Rome en particulier, peut-être, en tant que capitale, plus favorable aux fascistes. De toute façon cette pause romaine est la bienvenue, nous a été salutaire et nous revoici tous prêts à reprendre le collier.

LA POURSUITE VERS LA TOSCANE ET ROME VILLE OUVERTE

LES 3 ET 4 JUIN
A TIVOLI



Alexis LE GALL
Bataillon de Marche 5



Il faut attendre début Juin pour que cesse ce farniente. Les camions arrivent, il faut repartir.

Et nous voici le 3 Juin roulant vers la région romaine, en laissant les monts Aurunci à gauche et, sur la droite, une vallée où se succèdent, les villages jusqu'aux pentes des Apennins, pauvres villages pour certains, véritable amas de ruines témoignant de la violence des combats livrés par nos collègues de la 2e D.I.M.

En ce jour du 3 Juin, le bruit court de la prise de Rome par les Américains, qui auraient fait arrêter les avant-gardes françaises aux portes de la ville pour être les seuls à y entrer en vainqueurs. Le « *fair play* » n'est vraiment pas la qualité première des Yankees !

Ils étaient moins farauds au lancer de l'attaque quand ils ont laissé aux Français toute la charge de percer le front. Mais il faut que, pour l'histoire, ils passent pour les libérateurs de la Ville Éternelle. Pour nous c'est un arrêt le soir du 3, ces soirs graves de veille de bataille, ou l'on se force à ne pas imaginer les lendemains.

Le 4 au matin les véhicules nous déposent à l'abri d'un contrefort. Quelques militaires sont visibles dans les environs : fusiliers marins, collègues de la D.F.L. car coiffés du casque anglais. **BAUDET** part aux renseignements avec d'autres responsables. Puis il revient pour nous guider vers nos emplacements.

Nous montons une pente et arrivons jusqu'à la crête d'où nous surplombons une sorte de petite usine, quelques maisons et des terrains de culture. Mon groupe est posté sur la gauche du dispositif. A ma gauche en contrebas, une route et un pont tenu par des collègues. Plus loin, à 3 ou 4 km, des collines où s'accroche un gros village, dont on apprend qu'il se nomme Tivoli. C'est évidemment **TANGUY** qui m'accompagne, **BAUDET** étant parti avec **HOCHET** à droite.

Nous n'avons aucune protection et sommes allongés sur la butte, les mitrailleuses en position extra-basse. Et évidemment, comme toujours, l'ennemi reste invisible et je le cherche vainement aux jumelles.

Puis le secteur s'anime. Ça commence à tirer : mortiers, mitrailleuses, obus. Devant nous, en contrebas, entre le pied de notre colline et l'usine, s'amorce une attaque lancée par nos collègues de la section de pionniers, à majorité corse, appuyés par des half-tracks des fusiliers-marins. Nous reconnaissons nos copains, qui avancent collés au mur de l'usine, un half-track protégeant leur avance de sa mitrailleuse.

D'où je suis je ne peux rien pour eux : l'ennemi est sur ma droite en contrebas donc invisible. Un char s'avance, prend les pionniers à partie. Les fusiliers-marins doivent se replier.

En bas, notre ami **VIRETTE**, qui progresse, échappe un moment à l'abri de l'usine. Le char lui tire au canon et lui enlève la tête. Il est un moment debout sans tête, puis s'effondre. Ensuite c'est **LAMBOLAY**, un lorrain à la barbe rousse, qui est abattu à la mitrailleuse. Inutile d'insister, il faudrait un anti-char et nous n'en avons pas. **JAVANAUD** rameute ses gens et les ramène. L'attaque de ce côté-là a échoué, je n'ai pas pu les aider et les quelques balles que nous avons tirées sur le char ne servaient à rien. Ailleurs je ne sais pas ce qui se passe.

Mais je vois bientôt **BAUDET** revenir, porté par son ordonnance. Il crie après les allemands et nous encourage à poursuivre. Le pauvre a reçu une balle dans le pied. C'est grave et douloureux et nous ne le reverrons pas de sitôt. La charge de la section appartient désormais à **TANGUY**, qui part aussitôt prendre ses ordres du capitaine **PIOZIN**.



Hippolyte Piozin © M.O.L.

Les combats vont se poursuivre toute la journée jusqu'au soir, où nous recevons l'ordre de nous replier en point d'appui fermé, autour du pont. **TANGUY** qui a passé le reste de la journée à aller d'un groupe à l'autre part récupérer **HOCHET**, qui n'a pas entendu l'ordre de repli et tient toujours son secteur. Brusquement un allemand se découvre devant lui et lui lance une rafale. Les balles lui passent entre les jambes, trouant son pantalon mais sans le toucher. Finalement tout se termine pour le mieux.

Nous nous sommes repliés, nous dit-on, parce que pas assez nombreux pour tenir la position de nuit, les autres étant plus forts et plus nombreux que nous. Mais, au point d'appui et sous la protection des fusiliers marins.

LA POURSUITE VERS LA TOSCANE ET ROME VILLE OUVERTE

... / ... Nous passons une nuit tranquille. Le lendemain tout est à refaire et nous repartons à l'attaque vers la Villa Adriana, où se sont établis les allemands. Cette fois nous avons plus de chance, l'attaque réussit. La compagnie Hautefeuille avance, là où les pionniers avaient échoué la veille. J'ai pour mission d'avancer sur l'autre pente de la colline, parallèlement à HAUTEFEUILLE. Nous sommes à l'abri des mitrailleuses ennemies mais pas de sa artillerie qui nous envoie plusieurs rafales. Au début on plonge pour s'abriter puis, à force, on ne réagit même plus avec fatalisme.

C'est peut-être cela qu'on appelle le « *calme des vieilles troupes* ». Deux Jeeps des fusiliers-marins nous rattrapent et nous dépassent et nous voici bientôt sur une esplanade, dominant tout le paysage et le site de la Villa Adriana, où se déroulent les combats d'infanterie.



Villa Adriana

Nous nous y mettons en batterie et je demande à MULLER et FOURNIER d'essayer de repérer l'ennemi au-dessous pour les arroser et soulager nos camarades. Je me tiens assis en retrait entre les deux, dépose ma musette et mes jumelles, récupérant un peu de la fatigue et de la chaleur.

Soudain MULLER m'appelle. Il croit avoir découvert des ennemis et veut mon accord avant de tirer. Je le rejoins à sa mitrailleuse.

Au moment où nous fouillons des yeux le secteur ennemi, nous entendons le départ, d'en face, d'une rafale 136 à mortiers et MULLER me dit : « *c'est dirigé vers nous* ».

Effectivement, à l'oreille, nous arrivons maintenant à savoir où nous nous trouvons dans l'axe des tubes de mortiers. Mentalement j'enregistre le nombre des départs : 8.

Il faut attendre où va tomber le premier obus, sachant qu'il sera donc suivi de 7 arrivant au même endroit. Horreur ! Le premier éclate au milieu de nous alors que nous occupons un genre de grande roche plate où rien ne nous protège.

Les 8 obus éclatent l'un après l'autre dans un tintamarre assourdissant et une odeur de cordite et d'explosif à vous couper la respiration.

Quant à nous, dès l'arrivée du premier obus, nous sommes tous absolument collés à la roche, nous faisant le plu plat possible, les bras protégeant les côtés de la tête et le casque sur la nuque, position instinctive prise par chacun comme nous l'avons fait au départ et tout aussi automatiquement nous enregistrons le nombre d'arrivée.

Pendant tout ce temps, quinze à vingt secondes maximum, je songe aux dégâts que vont subir mes gars : combien de morts, de blessés, vais-je relever dans notre douzaine de blancs ou noirs, tous si proches ? Et une autre pensée saugrenue vient s'y ajouter : « *Zut, me dis-je, voilà une éternité que je n'ai pas écrit à mon frère Jacques. S'il apprend que je suis mort sans lui avoir même écrit un mot, il risque d'être fâché* » et je me promets de réparer cette omission dès que je le pourrai. Les huit éclatements enregistrés mentalement, le vacarme s'arrête et je relève la tête avec appréhension. Partout autour de moi d'autres têtes se relèvent, curieuses ou inquiètes et je n'en crois pas mes yeux.

Je demande : « *Y a des blessés ?* » et seuls des « *non* » me répondent et, une fois encore, la bonne bouille de mes tirailleurs, dents blanches et grand sourire, qui sortent l'habituel :

« *Y a chaud, sergent !* »

Et seul MULLER me dit : « *j'ai le bout du petit doigt entaillé par un éclat, mais ce n'est pas grave.* » Et je lui rétorque : « *pourquoi t'entêter à faire des manières en levant le petit doigt comme au thé chez la marquise. Ici on n'est plus au salon.* »

Je reconnais que ce n'est pas très fin comme plaisanterie, mais la tension a été si forte et le soulagement si intense qu'il est nécessaire de plaisanter pour décompresser.

Nous étions tous les douze allongés dans un espace plat de moins de 300 ml. Les 8 obus ont explosé dans cet espace, parfois à un ou deux mètres des gars et aucun n'a été touché : tous les éclats sont passés au dessus, c'est presque incompréhensible. Et tout à coup je vois le pire. Là où je me trouvais moi-même quelques secondes plus tôt, quand MULLER m'a appelé à sa pièce, il y a la trace, d'un impact.

Mes jumelles sont en plusieurs morceaux, ma musette, criblée d'éclats, n'est plus qu'un chiffon déchiré et tout ce qui s'y trouvait est brisé ou détruit (ration K, pipes en terre et tuyaux de roseau, etc..).

Si MULLER ne m'avait pas appelé, l'obus me tombait au milieu du dos et adieu la compagnie ! Je remercie mon ange gardien et me promets aussi sec, d'écrire au plus vite à mon frère avant que ça ne recommence. J'ai toujours appelé cet épisode le « *miracle de Tivoli* » et, à partir de ce jour-là, nous sommes devenus fatalistes. Pourquoi se faire du souci d'avance, nous ne savons ni le jour ni l'heure.

Alors, évitons au moins la peur, qui peut rendre malheureux (en fait plus facile à dire qu'à faire...)

LA POURSUITE VERS LA TOSCANE ET ROME VILLE OUVERTE

LE 5 JUIN
VILLA ADRIANA



Le 5 juin vers 8h du matin, le brouillard recouvre la campagne romaine, l'escadron de fusiliers marins de **KERMADEC** atteint le Tibre sans rencontrer de résistance.

Le peloton de l'enseigne de vaisseau **MAZIERES** occupe Ponte Lucano, à 3 kilomètres au sud-ouest de Tivoli. Il surprend des sapeurs allemands en train de préparer la destruction du pont sur le Tibre. Mais lorsque le brouillard se lève, il se retrouve encerclé dans le village. Le B.M. 5 qui suit à pied est arrêté par des tirs provenant, sur sa droite, de la Villa Adriana.

KERMADEC qui revient de Ponte Lucano a pu passer, mais son scout-car a été criblé de balles au passage et lui-même a été blessé.

Pour forcer le passage, le B.M. 5 doit monter une attaque avec l'appui de l'artillerie et des chars. Dans ce site antique des jardins et des ruines de la villa que l'empereur Hadrien avait fait édifier au début du II^e siècle, la guerre avait quelque chose d'incongru.

Mais les Allemands y tenaient solidement. Il faudra trois heures de combat pour que la 3^e compagnie du capitaine **THIRIOT** et l'escadron **BARBEROT** qui l'accompagne enlèvent la position et dégagent le peloton **MAZIERES**, au prix de pertes sérieuses.

Deux officiers, le lieutenant **DELRIEU** et le sous-lieutenant **PROST** sont tués, trois autres blessés.

De son côté, le B.M. 11 est allé traverser le Tibre à Lunghezza sur le pont de chemin de fer intact que tient la 3^e D.I.A.

Il s'est ensuite rabattu vers le nord, vers Bagni Abdule, dont il s'empare dans la soirée en y faisant une quarantaine de prisonniers.

A la tombée de la nuit, le B.M. 5 a resserré son dispositif autour de Ponte Lucano et abandonné la Villa Adriana. Les Allemands, qui ne sont pas loin, l'ont aussitôt réoccupée.

Le lendemain matin, la 1^{ère} compagnie du capitaine **HAUTEFEUILLE** et l'escadron **BARBEROT** l'attaquent de nouveau derrière un barrage d'artillerie et la reprennent en moins d'une heure.

Mais tout autour, la situation est confuse. Des rafales d'armes automatiques partent des blés hauts et d'entre les arbres, donnant aux tirailleurs et aux fusiliers marins l'impression irritante de se battre contre des fantômes.

Pendant que la 2^e brigade consolide sa position, le B.M.5 se regroupant à Ponte Lucano et le B.M.4 à la Villa Adriana, les escadrons **SAVARY** et **LANGLOIS** passent le Tibre et reprennent la poursuite.

Leurs reconnaissances sont partout bloquées par de solides résistances : à l'aérodrome de Guidonia, où l'aspirant **SILVY** est tué (6 juin) et une patrouille détruite ; à 2 kilomètres de Tivoli par une barricade en travers de la route qui est battue par des feux d'artillerie.

La journée a été mauvaise pour les fusiliers marins qui ont eu 12 tués et disparus et ont perdu 5 scout-cars et 4 jeeps.

Yves Gras La 1^{ère} D.F.L. Les Français Libres au combat, Presses de la Cité, Paris, 1983



Henri Silvy © M.O.L.



Pierre Hautefeuille © M.O.L.

LA POURSUITE VERS LA TOSCANE ET ROME VILLE OUVERTE

LE 6 JUIN A TIVOLI



Henri FERCOCQ

1^{er} Régiment de Fusiliers Marins



Nous approchons de Tivoli et le beau temps s'installe.

Finie la boue mais la poussière des petites routes d'Italie qui pénètre partout colle à la sueur. Cela nous rappellerait le désert si nous n'avions pas d'eau et de vin blanc à satiété.

Possédant un petit baril, **ZIMMER** à chaque arrêt près d'une ferme y goûte le vin, vide le baril et le remplit de nouveau, celui-ci étant meilleur d'après lui. Après quelques petites escarmouches, nous progressons à l'ouest de ROME.

Une patrouille, commandée par l'Enseigne de vaisseau de 2^{ème} C. **SILVY** est accrochée et celui-ci est tué. Le front se stabilise et nous en profitons pour remettre notre matériel en état.

Poursuivant un cochon enfui d'une ferme, une de nos jeeps s'aventure assez loin et se fait allumer sans cesse, l'ennemi n'est pas très loin et veille au grain.

L'Enseigne de vaisseau **BURES** commandant notre peloton ayant été légèrement blessé, l'Ingénieur du génie maritime **BURIN DES ROZIERS** en prend le Commandement. L'Ingénieur à quatre galons avait rendu deux galons pour pouvoir combattre, alors que les Giraudistes déclaraient que les « Gaullistes » s'étaient engagés pour gagner des galons. Nous poursuivons notre reconnaissance sur les axes confiés à notre D.F.L. avec les arrêts pour les antichars et les mitrailleuses que nous essayons de détruire avant de continuer sur le Nord.

Un jour, nous arrivons à un pont miné par deux bombes d'avion, avec un tas de fils et une boîte mystérieuse.

Notre commandant **BURIN DES ROZIERS** l'examine et déclare que, soit elles sont télécommandées avec une mise à feu d'un allemand caché dans les alentours ou elles sont reliées à une mine. Ne trouvant rien aux alentours, il donne l'ordre à l'équipage du scout-car de débarquer et, marchant devant lui, nous fait traverser le pont. Rien ne se produisant, l'équipage rembarque et le peloton repart. Quelques instant après, un violent tir de mitrailleuses lourdes nous arrête et une dégelée d'artillerie nous force à abriter nos véhicules derrière des fermes ou des bosquets.



E.V. Dieudonné, Aspirant C. Bures, Ingénieur du Génie Maritime Burin des Roziers, Chef du 2e Peloton E.V. B. Châtel.

Un second maître, en effectuant une reconnaissance à pied, est salement mouché par un éclat d'obus lui entaillant le testicule.

Malgré la douleur, notre camarade se lamente d'être diminué et de ne plus pouvoir faire l'amour. (bien soigné, sortant de l'hôpital, l'essai sera concluant et effacera tous ces instants de douleur).

Il est aberrant d'entendre les Italiens déclarer ne pas savoir ce que signifie les fascistes : « *no capiche* » répond-t-on à ces questions, même dans la ville départ de la Marche sur Rome. Est-ce possible que ce pays ait combattu avec les Allemands ?



Jean CANDELLOT

1^{er} Régiment de Fusiliers Marins

Ensuite ce fut l'avance, nous avons repris nos véhicules et notre travail était la reconnaissance. Mon chef de scout-car **HAFLIQUAIRE** fut tué, **THOMAS** l'un des deux marins qui avait rejoint avec moi fut tué ainsi que plusieurs camarades.



Aimé Hafliquaire

© col. Guaffi Musée des Fusiliers Marins

Nous fonçons, avançons jusqu'au moment où nous étions arrêtés par une grosse résistance, ou parfois encerclés et l'infanterie venait nous dégager et exploiter. Nous avons gardé le casque anglais, souvenir du passé, mais pour nous c'était un accessoire souvenir de la 8e armée anglaise et dans la plupart des combats on ne voyait que des têtes avec le béret et le pompon, ou la casquette de nos officiers.

Au cours de cette campagne, avec le nombre de blessés et de tués, nous permutations [de poste] et, de canonier sur scout-car, je me retrouvai mitrailleur sur Jeep, ensuite chef de Jeep.

LA POURSUITE VERS LA TOSCANE ET ROME VILLE OUVERTE



Quartier-maître fusilier-marin Jean Candelot de la 1^{ère} Division Française Libre
conducteur de l'obusier 215 "Tank ça peut", le dernier char du 1^{er} Régiment de Fusiliers-Marins à combattre dans le massif de l'Authion en avril 1945

... / ... Je me souviens d'une avance au cours de laquelle nous traversâmes le Tibre avec six heures d'avance sur les prévisions ; à 7 km de là le **général JUIN**, croyant que c'était des Allemands, ordonna un tir de barrage de 155.

Les obus pleuvaient à droite et à gauche, devant, pendant notre traversée. Miracle, nous établissons cette tête de pont sans avoir eu ni tués ni blessés, mais qu'est-ce que nous avons pu maudire les artilleurs de **JUIN** ! Un jour nous fîmes une avance de soixante kilomètres, un autre, les chars allemands contre-attaquaient...

COLMAY nous désigne à trois avec une musette de grenades et nous donne pour mission de nous établir en bordure d'un talus boisé et de balancer nos musettes de grenades sur les chars. Après un quart d'heure d'attente, le bruit des chenilles se fait entendre, le cœur monte dans la gorge, il est difficile de déglutir : trois chars Tigre s'amènent et le premier s'arrête juste à notre hauteur.

Le chef de char a le buste qui sort de la tourelle, il inspecte aux jumelles. Nous nous regardons : il y a environ dix mètres entre nous et le char, impossible de balancer nos musettes, elles sont trop lourdes. On a l'impression d'être repérés, le canon du char se tourne vers nous. La guerre, c'est bien, mais il ne s'agit pas de se faire tuer pour rien...

On recule un peu, nous trouvons une dénivellation de terrain et, à toutes jambes direction le peloton alors que le char tire où nous étions auparavant.

Il m'arrivera deux autres fois d'être face à face avec un char *Tigre*. La première fois, au cours d'une avance où j'étais en tête des chefs des suicidés comme nous nous appelions [entre-nous]. J'arrivais à pied dans un virage à la sortie duquel il y avait un pont détruit ; à plat-ventre au milieu de la chaussée j'aperçois le char qui nous guettait de l'autre côté du pont... J

Je rejoignis ma Jeep pour transmettre à **COLMAY** de m'envoyer les deux T.D.46 qui étaient avec nous : me trouvant à une vingtaine de mètres du char ennemi, je ne pouvais élever la voix et **COLMAY** ne m'entendait pas bien, il me faisait répéter.

Enfin les deux T.D. arrivent et l'officier qui les commandait arrive auprès de moi. Je lui explique la situation, on rampe tous les deux au milieu de la chaussée et j'aperçois à nouveau le char ; cet officier ne s'avançant pas assez ne le voit pas, il me faut le pousser un peu à la main et tout-à-coup il l'aperçoit.

On revient en arrière et il me dit :

- Comment faire ? Une seule solution : faire engager un obus dans le canon des deux T.D. et en avant ! Du Tigre ou de nous, le premier qui tirera sera le bon ...

A ce moment on entend les chenilles [du char ennemi] qui grincent, ordre aux deux T.D. d'avancer, ce qu'ils font et tirent droit devant ! Hélas *le Tigre* avait disparu.

La seconde fois, les chars [ennemis] contre-attaquant sur notre reconnaissance, le peloton s'arrêta avant un virage.

COLMAY me fit prendre un bazooka et m'emmena à cent cinquante mètres de là, dans un fossé en bordure de route, dans un second virage et me dit :

- Tu as la médaille militaire à ta main, tâche de t'en tirer ».

J'étais sacrifié. Le bruit des chenilles se fit entendre, les chars montaient, au bruit ils se trouvaient à environ soixante mètres et ils s'arrêtent... Quelle attente ! J'entends les battements de mon cœur dans les oreilles... Dix minutes, dix siècles se passent, rien.

Un bruit de moteur, des grincements, les chars font demi-tour. J'ai loupé ma médaille militaire mais j'ai sauvé ma peau, j'en suis aussi content. Nous continuons cette avance sans trouver beaucoup de résistance, les Allemands se replient.

Souvenirs de Jean Candelot, Revue de la France Libre, décembre 2012



Constant Colmay © D.R..

LA POURSUITE VERS LA TOSCANE ET ROME VILLE OUVERTE

9 JUIN

Roger LUDEAU

Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique



Roger LUDEAU du 1er contingent du Bataillon du Pacifique.

Très jeune engagé volontaire, cité à l'ordre du Régiment pour ses actes de courage et de bravoure en Italie. (Collection L.G. VIALE)

6 JUIN Après quelques jours de « congés » employés à colmater nos brèches, on remet ça en s'installant à Castel san Pietro en soutien de nos avant-gardes. Nous envoyons quelques détachements défilé à Rome.

6 JUIN Après quelques jours de « congés » employés à colmater nos brèches, on remet ça en s'installant à Castel san Pietro en soutien de nos avant-gardes. Nous envoyons quelques détachements défilé à Rome.

7 JUIN Nous avançons toujours, on vient d'apprendre avec une immense satisfaction le débarquement de Normandie et, on envie (un peu mais pas trop... trop) notre 2^{ème} division blindée qui elle, est déjà en terre de France, où on ne va pas tarder à y traîner nos chenilles. Cette fois on les tient solidement par le « kiki » nos petits camarades d'en face qui, depuis les sables de Lybie, nous font courir... pas toujours dans le sens où on l'aurait voulu d'ailleurs.

8 JUIN Le Bataillon s'installe aussi confortablement que possible sur les collines entourant la ville de Valmontone qui n'a pas grand-chose à envier à Pontecorvo, la différence, c'est qu'ici, il y a des habitants et surtout des habitantes. Depuis cette découverte, on ne peut plus circuler en ville sans se heurter à des paquets de troufions endimanchés qui, pour le moindre motif, voire sans motif du tout ; tiennent absolument à se rendre en ville.

En fouinant au pied de nos collines, on a une surprise désagréable : c'est farci de souterrains, on se croirait sur un fromage de gruyère mais, ce qu'il y a de pire, c'est que l'ennemi a entreposé des quantités phénoménales d'explosifs, il y a même de la nitro glycérine. En général, tous ces produits vous sautent au nez et toujours au moment où on s'y attend le moins. Seulement, comme « ça » n'a pas sauté depuis qu'on est là, on espère que « ça » pourra attendre encore quelques jours... quand on sera parti de préférence.

13 JUIN Un peu décontracté on fait nos adieux à notre volcan en puissance. Vers 16h, nous passons à Rome et prenons position 100 km plus haut.

Albert PIVETTE

Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique



Nous stationnons, à compter du 9 juin, dans le parc du Château de Valmontone, d'où j'ai une permission pour aller à Rome une journée : visite des principaux monuments (Saint-Pierre, le Colisée etc.), mais il faudrait 8 jours pour tout voir.

Pendant notre séjour dans le parc de Valmontone, un ordre parvient du P.C. de la division : désigner les deux plus mauvais soldats du bataillon et les diriger sur X, le lendemain, à une heure très matinale. Ce qui est fait et c'est seulement au retour que l'on apprend le motif de cette convocation. Deux légionnaires, condamnés pour pillage, ont été fusillés au matin et, pour servir d'exemple, l'exécution s'est déroulée devant tous les plus mauvais soldats de la division ... Cela donne à réfléchir !

Le repli de l'ennemi est général. Nous quittons Valmontone le 13 juin, nous passons par Rome, Viterbo et nous atteignons Montefiascone.

Nous repassons en tête et nous prenons San Casciano dei Bagni où nous rentrons les premiers. Le **commandant MAGENDIE** est aux anges, il s'est emparé de 4 canons pris à l'ennemi et il y tient à ses canons ! L'ennemi recommence à tenir tête, mais le **général BROSSET** force toujours.



Un jour, je me trouve avec le commandant **MAGENDIE**, que je ne quitte pas d'une semelle, et les hommes de tête de la compagnie la plus en pointe. Nous suivons un chemin de terre et on tire sur notre droite. Surprise !

La progression reprend, mais très lentement quand, brusquement, dans la poussière, venant de l'avant vers nous, arrive une voiture ! Mais qui donc cela peut-il bien être ?

C'est le **général BROSSET** au volant de sa jeep, comme à l'habitude et qui crie "*Avancez, avancez, il n'y a personne devant, on a tiré tout à l'heure, ce sont les Américains qui sont sur la droite qui ne m'ont pas reconnu et qui m'ont tiré dessus. En avant !*".

Notre progression augmente de jour et de nuit. Un matin, après une progression de nuit, alors que mon aide-radio et moi n'avions rien pour déjeuner et que l'officier observateur et de liaison d'artillerie qui était détaché au P.C. du bataillon avait fait préparer un peu de café par son ordonnance, **MAGENDIE** est invité "*J'ai du café, en voulez-vous ?*" **MAGENDIE** accepte et, aussitôt servi, nous appelle. "*Vous avez vos quarts ?*" et il partage avec nous le quart de café qui venait de lui être offert...

LA POURSUITE VERS LA TOSCANE ET ROME VILLE OUVERTE

LE 9 JUIN
ARRIVEE A VITERBO



Ces vacances romaines sont de courte durée. Au nord, les Américains et les Britanniques poursuivent la 14^e armée allemande qui a décroché d'Anzio et dont les débris refluent en désordre par les routes n° 1 et n° 2 sous les coups de l'aviation alliée.

Le 9 juin elles ont atteint Tuscania et Viterbo, à 80 kilomètres de Rome.

Ce jour-là, le C.E.F. est poussé en deuxième échelon à l'aile droite de la 5^e armée, pour relever par dépassement le 2^e corps d'armée américain. Deux divisions seulement sont mises en ligne, la 3^e D.I.A. à gauche, la 1^{ère} D.F.L. à droite. Les limites attribuées au C.E.F. ne lui laissent qu'un étroit créneau d'environ 20 kilomètres de large, coupé par le lac de Bolsena, où il n'est guère possible d'engager plus de deux divisions de front.

JUIN les groupe dans un corps de poursuite dont il confie le commandement au **général de LARMINAT**.



Edgar de Larminat © D.R.

A la 1^{ère} D.F.L., **BROSSET** forme une avant-garde motorisée aux ordres du **lieutenant-colonel GARBAY**, avec la 2^e brigade, le 2^e groupe du 1^{er} R.A. (**commandant JONAS**), le 1^{er} R.F.M., un escadron de TD du 7^e RCA et un escadron de Sherman du 757^e bataillon de chars américain. Ce groupement part aussitôt pour aller relever les Américains à Viterbo.

Il contourne Rome par les faubourgs nord-est, et c'est tout ce qu'auront vu beaucoup de combattants de la ville qu'ils ont contribué à prendre.



Garbay © M.O.L.



Paul Jonas © M.O.L.

Puis il s'engage sur la route n° 2, la Via Cassia, jonchée de véhicules carbonisés ou détruits, de chars hors d'usage, de canons démolis, de matériels abandonnés, basculés dans les fossés ou rejetés sur les bas-côtés.

Le plus impressionnant, ce sont, sur des kilomètres, des cadavres de chevaux qui restent dans leurs poses pathétiques et emplissent l'air d'une odeur pestilentielle.

Le groupement arrive à Viterbo à la nuit. Dans cette petite ville qui a gardé son enceinte et son caractère médiéval, beaucoup de maisons sont en ruine et les convois doivent se frayer un chemin dans les décombres qui obstruent la route.

Depuis le 5 juin, la 14^e armée allemande, maintenant commandée par le général Lemelsen, s'était contentée de freiner la poursuite de la 5^e armée en engageant des groupements hétéroclites, hâtivement formés, en bouchons sur les axes. Il reste cependant assez de forces aux Allemands pour pouvoir, grâce au terrain montagneux, rétablir un front cohérent et mener une manœuvre retardatrice classique.

Voyant que les Alliés délaissent le secteur adriatique, le maréchal Kesselring a fait roquer vers la 14^e armée toutes les unités qu'il a pu y récupérer. La 14^e armée a ainsi reçu le renfort des trois divisions du 14^e PanzerKorps du général von Senger, détaché de la 10^e armée. Elles prennent position, le 11 juin, de part et d'autre du lac de Bolsena.

Le général Lemelsen dispose encore des quatre divisions du 1^{er} corps de parachutistes de la 3^e division de Panzergrenadiere. Mais chacune de ces huit divisions ne dépasse pas la valeur d'un régiment à trois bataillons avec un appui d'artillerie et de blindés limité.

C'est assez pour tenir une succession de lignes de défense temporaire et gagner le temps nécessaire à la construction d'une position puissante dans le nord de la péninsule, la « ligne Gothique ».

Yves Gras La 1ère D.F.L. Les Français Libres au combat, Presses de la Cité, Paris, 1983

LA POURSUITE VERS LA TOSCANE ET ROME VILLE OUVERTE

Marc MONCKOWICKI

Bataillon de Marche 11

*Les fusiliers marins vus par un marsouin ou
l'hommage d'un biffin aux Fusiliers Marins*



En bordure de la route de Montefiascone, en Italie, marche d'approche harassante sous un soleil implacable.

Encore une explosion, sur la droite un geyser de gravats et de fumées retombe sur une "jeep" soulevée de terre, vite estompée par l'opacité de la poussière.

Encore quelques pas, des silhouettes s'agitent, courent, des éclats de voix me parviennent : *"C'est le commandant... c'est l'Astuce »* (surnom d'AMYOT D'INVILLE).

Ainsi, le hasard me fait assister à la fin tragique d'Amyot d'Inville, Pacha du 1er Régiment de Fusiliers Marins, unité de reconnaissance prestigieuse de la 1ère D.F.L.

(...) Avant de continuer, je crois utile d'expliquer l'attrance, voire l'affection que je porte aux Fusiliers Marins.

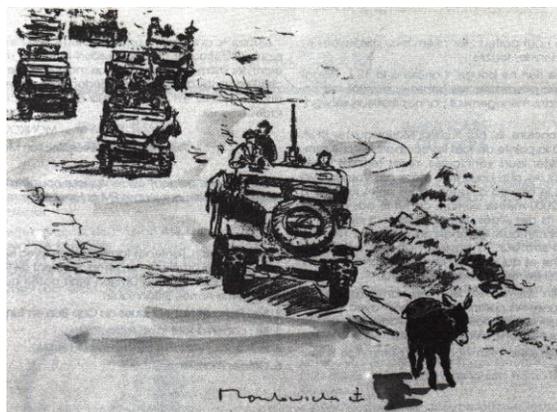
Après un séjour forcé dans les geôles espagnoles, un des passages obligés pour apporter sa contribution à ceux qui ont su maintenir l'honneur depuis juin 40, mon engagement au 2e Régiment de Parachutistes à Manchester a été contrecarré par les remous du conflit Giraud-de Gaulle qui secouaient avec passion l'Afrique du Nord de cette époque.

Par répercussion, je fus affecté pour mes 17 ans à la 6e Compagnie du Bataillon de marche 11 de la 1ère D.F.L., division au passé glorieux, qui avait pour singularité, entre autres, d'être composée de volontaires rassemblés sous le signe de la Croix de Lorraine.

J'appris alors l'existence au sein de la Division d'un régiment de Fusiliers Marins en formation à Bou Fichta puis près de Nabeul où nous bivouaquions. Ayant pris contact avec les marins, avec lesquels je m'étais fait de nombreux amis, notamment au 5ème Escadron, j'ai posé plusieurs demandes de mutation restées sans effet. (...)

J'en reviens à mon sujet.

Pour nous, qui nous confondions avec la terre, l'apparition des blindés légers, piquetés de pompons rouges, était le plus souvent synonyme d'offensive et, de fait, nous étions vite plongés dans le vacarme des armes mêlé aux rugissements des moteurs emballés. C'est dans le fracas des explosions, environnés de fumées d'où émergeaient d'élégantes arabesques de traceuses que nous nous sentions (en ce qui me concerne) le plus confiant et ragillardis pour un nouveau bond en avant.



Jusqu'à flanc de coteau, malgré un barrage d'artillerie, les ordres et les imprécations tonitruantes de l'E.V. MILLET juché hors de la tourelle, nous parviennent distinctement, haranguant et entraînant comme un beau diable le peloton, droit devant. Il ne saura jamais combien sa voix était réconfortante.

Une fois, étant à court d'eau, ce qui était fréquent, l'équipage d'un tank destroyer est arrivé à point pour remplir nos gourdes d'un délicieux vin blanc de Frascati, encore tout frais et pétillant !

Sous l'effet conjugué de la chaleur et de la fatigue, il ne m'a pas fallu longtemps pour en ressentir les effets ; si bien qu'étant occupé aux opérations de pointage d'un mortier de 60, je sentis inconsciemment à quelques mètres sur le côté une présence se profiler et avant même de réaliser le danger et pouvoir esquisser un geste, l'Allemand vidait son chargeur de M.P. 40 en ma direction. Malgré le vacarme, j'enregistrais simultanément le tintement clair des impacts sur l'affût du mortier et les détails de la face blême de mon agresseur ; au même instant, un violent coup porté à la tête illuminait l'engourdissement dans lequel j'étais plongé. Je crus pendant ces fractions de seconde qu'il n'était pas si désagréable de passer de vie à trépas.



Puis, en images saccadées, j'ai vu les braves Fusiliers Marins riposter de leur char et abattre le téméraire adversaire qui tentait de s'enfuir.

Je m'en tirais tout de même avec une imposante ecchymose sur le front, une balle ayant endommagé et fait pivoter le casque sur le côté. Il y eut aussi cette montée sur le sol argileux, dans la semi-pénombre du petit matin, l'apparition d'un scout-car achevant de brûler : les pneus léchés de flammèches et le métal chauffé à blanc dégageaient une odeur âcre et nauséabonde devenue hélas familière.

LA POURSUITE VERS LA TOSCANE ET ROME VILLE OUVERTE

... / ... A l'intérieur, la forme d'un corps affalé sur le volant, attisée par les souffles d'air printanier, se consumait lentement.

Des toiles de tente servent de linceul collectif aux équipages de chars, dont seules les chaussures identiques aux nôtres, émergent alignées comme pour une parade. C'était encore des Fusiliers Marins après l'attaque du 13 mai.

Alentour de Montefiascone, peu après la disparition d'AMYOT d'INVILLE, la vision au débouché d'un cheminement : un tank destroyer déchenillé avec un trou dans la tourelle, des hommes en treillis vert en jaillissent, le visage noirci, les mains levées par la douleur des brûlures, se dirigent vers nous, ils sont pris pour cible par nos tirailleurs... (...)

Le "Biffin" intimement lié à ces campagnes salue en ces lignes ses camarades "Sakhos" avec lesquels il a partagé maintes fois les peines, l'adversité, parfois les joies, sur un fond d'idéal commun.

Qu'ils veuillent bien accepter l'hommage à leur bravoure.

Marc Monckowicki

DU 11 JUIN AU 15 JUIN

Bernard SAINT HILLIER

Chef d'Etat-Major de la D.F.L.



Dans la soirée du 11 juin, la 2e Brigade achève le nettoyage du pittoresque village fortifié de Montefiascone, juché sur une colline.

Dans la crypte de son église repose un cardinal français, sur sa tombe une épitaphe rappelle « qu'il vint à Montefiascone au lendemain d'un concile, il y trouva le vin si bon qu'il y resta, il y mourut ». C'était au temps du pape Jules II.

Cette nuit-là, trois aviateurs allemands audacieux viennent grenader et mitrailler l'Etat-major de la Division, malgré la D.C.A. antillaise.

L'ennemi engage maintenant dans la bataille tout ce dont il dispose, y compris les 31 hommes de la garde personnelle du commandant en chef, le maréchal Kesserling ainsi que sa Compagnie de Q.G. Des combats furieux se succèdent dans un terrain couvert et accidenté, mais aucun de ces hommes ne se rend.

11 JUIN Le lendemain est consacré à la relève de la 2e Brigade par la 1ère Brigade DELANGE et la 4e Brigade RAYNAL.

La 2e Brigade GARBAY, rassemblée près du lac de Bolsena, a bien mérité d'être mise au repos.

Au cours de ces opérations, 170 des siens ont payés de leur vie ses succès, et 360 furent blessés.

Au cours de cette journée, la 3e D.I.A. progresse à l'Ouest du lac de Bolsena. A son aile droite, un bataillon du 7e Tirailleurs algérien violemment pris à partie, se replie en désordre.

N'ayant pas d'unité disponible pour reconquérir le terrain cédé, le général de MONSABERT demande de l'aide au général BROSET. Celui-ci met à sa disposition le 2e Bataillon de Légion commandé par le capitaine SIMON.

Arrivés vers 15h30 au sud-est de Valentona (?), les légionnaires attaquent, rétablissent la situation et récupèrent tout l'armement lourd qui avait été laissé sur le terrain.

Les 1ère et 4e Brigades précédées chacune d'une avant-garde blindée reprennent leur progression sur deux axes. Elles s'emparent sans grande difficulté de Bolsena où avant d'abandonner la ville, les Allemands ont détruit, sans raison, l'arc de triomphe romain.

Or ce jour-là, la 101e Compagnie du train du capitaine DULAU, qui facilitait nos mouvements, nous est retirée par le C.E.E. Toutes nos opérations se dérouleront dorénavant à pied au prix de grosses fatigues pour la troupe.



La bataille de Torre Alfina
par le peintre Roger Chapelet

15 JUIN

La Division entre à Acquapendente assez facilement le 15. Le morceau dur fut la prise de Torre Alfina, village dominé par un château, demeure familiale des Sforza. Cette citadelle crénelée, somptueuse et prétentieuse, est enlevée en fin de journée, elle était défendue par 150 parachutistes du 11e Régiment, qui n'ont pas eu le temps d'exécuter l'ordre de se replier sur Trevinano, aucun ne se rendra, tous seront tués ou blessés.

La 1ère DFL pendant la campagne d'Italie, par Bernard Saint Hillier

LA POURSUITE VERS LA TOSCANE ET ROME VILLE OUVERTE

Gustavo CAMERINI

Légion étrangère



Dépassé Acquapendente, nous arrivons dans un lieu qui est un très beau souvenir parce que c'était un lac, le lac de Bolsena, mais c'est ici que les affaires commencent à se gâter.

Oui, il y a un BM-ne-ne-sais-pas quoi qui a voulu le dépasser et il s'est fait rejeter en arrière parce que c'est là que les Allemands commencent à résister. Il y a paraît-il un bataillon allemand qui tien là et il faut enfoncer ce premier coin. Pas gai, mais il faut le faire.

On nous annonce que l'attaque doit se faire le lendemain mais que nous recevrons un très gros renfort en chars. Ce sont les Américains qui vont nous envoyer des *Sherman*. Ils arriveront cette nuit et nous attaquerons. Ceci est assez consolant.

Avec le capitaine LANGLOIS, on commence à se préparer sans perdre de temps, puisque l'ordre est venu pour le lendemain d'avancer cette action, qu'il faut conduire malgré la résistance allemande si celle-ci se présente vraiment comme il paraît. Donc ce sera pour le lendemain vers 4h, mais bien entendu, nous attendons d'abord que les chars américains arrivent, et comme les *Sherman* c'est très puissant, ce sera un beau travail avec eux.

C'est le moment d'aller se coucher, c'est-à-dire d'aller s'allonger sur le terrain. Les hommes savent que le lendemain, ça chauffera, mais ils sont habitués.

Il s'allongent par-ci par-là en creusant parfois un trou pour être plus tranquille, mais nous ne pensons pas que cette nuit il y aura un bombardement comme celui du Monte Leucio, par conséquent, on se repose, malgré la petite émotion que donne toujours l'idée que le lendemain, il faudra partir à l'attaque.

Les heures passent ; je dors mal.

Tout d'un coup, de loin, de très loin, j'entends un bruit de ferraille. Quel plaisir de l'entendre ! Il n'y a pas de doute, voici les chars qui arrivent.

Le grondement de moteur s'approche toujours plus, toujours plus. Enfin on est content, je crois que toute la compagnie s'est réveillée pour entendre cette délicieuse musique. C'est une véritable symphonie pour nous que d'entendre les moteurs de ces *Sherman* qui s'avancent dans un fracas du diable d'ailleurs.

Ils sont sur la grande route, sur cette via Cassia, qu'ils esquintent complètement avec leurs chenilles et tout leur bataclan.

Les chars se suivent en file indienne. Je lève la tête de ma couchette improvisée pour voir ce qui se passe.

Les chars, énormes dans la nuit, nous dépassent un peu et s'arrêtent enfin, toujours en file indienne, sur cette grande route.

Il doit y en avoir une trentaine je pense.

Très bien, très bien. On peut se rendormir avec beaucoup plus de tranquillité qu'avant.

Vers 3h du matin, je me lève et je vois qu'il y a un certain mouvement chez nous. Les hommes commencent déjà à se préparer...

Avec LANGLOIS, nous décidons d'aller maintenant contacter les Américains car il faut se mettre d'accord pour le mouvement à faire en avant. Connaissant un peu d'anglais, c'est moi qui vais chercher le commandant des chars.

Alors je cherche, je trouve quelqu'un d'éveillé, et enfin j'arrive à trouver le chef de bataillon... qui dormait assez tranquillement et qui se réveille assez énervé.

Je me présente : « *Voilà, nous sommes les troupes de la Légion, les troupes françaises, et nous voudrions nous entendre pour l'opération que nous allons faire dans une heure ou deux* ».

Le commandant américain me toise et me dit : « *faire une opération ? Bouger ? Pas question ! Nous sommes ici et nous y restons !* ». Là-dessus, je commence à me fâcher. Je demande : « *Mais nous n'êtes pas venus ici pour une opération d'attaque à faire avec nous ?* ». Le type ne prend même pas en considération ce que je lui dis et me répond tranquillement : « *Il y a les mines et nous ne bougeons pas tant que le terrain n'a pas été complètement purgé de toutes les mines* ». « *mais, je dis, avez-vous constaté qu'il y avait des mines ?* » « *Non me répond-t-il d'un air absolument sûr, et quoi qu'il en soit, tant que le terrain n'est pas déblayé de tout, nous ne bougeons pas* ».

Je retourne au camp, notre décision est prise, d'ailleurs il n'y avait pas à choisir : nous allons attaquer sans les chars.

Voilà donc notre unité qui commence à marcher sur cette voie Cassia, en longeant les chars qui restent immobiles. Par-ci, par là, un soldat américain nous salue en levant le pouce en l'air ou en faisant le signe du V.

Je ne peux pas vous dire les remarques que faisait la Légion parce que ce ne serait pas correct, mais les injures qui partaient de nos hommes vers ces braves gaillards qui nous regardaient avec sympathie, eh bien je ne peux vous les décrire.

On a envoyé quelques patrouilles pour voir le terrain et surtout pour savoir s'il y avait ces fameuses mines qui nous auraient gênés aussi, évidemment. Les patrouilles reviennent tout de suite et nous annoncent : « *Nous, on a pas vu de mines, mais on a pas vu non plus d'Allemands non plus ! – Quoi, pas d'Allemands ? – non, ils sont partis* ». Ils étaient partis pendant la nuit.

Sans doute, après avoir entendu le fracas des *Sherman*, les Allemands se sont-ils dit : « *Mieux vaut partir, on les retrouvera plus tard*. »

Donc pas de combat, rien du tout, on était tous de bonne humeur. C'est normal.

Au matin, notre compagnie et d'autres encore, tout le bataillon, se remet en marche sans avoir tiré un coup de fusil.

Gustavo Camerini : *Ce soir nous monterons tous au Paradis*, Ed. A. Barthélémy 2002

LA POURSUITE VERS LA TOSCANE ET ROME VILLE OUVERTE

VERS MONTEFIASCONE ET BOLSENA

Jean CANDELLOT

1^{er} Régiment de Fusiliers Marins



© famille Candelot

« (...) Un jour devant Montefiascone, voici deux heures que nous sommes en reconnaissance, quelques coups de feu isolés, et soudain la résistance se fait plus forte. Nous sommes en vue du village et nous nous arrêtons aux ordres pour l'attaque.

Un copain braque sa mitrailleuse 12,7 sur un buisson pour voir si elle est bien alimentée ; il lâche cinq ou six coups... Stupeur ! Dix-sept Allemands sortent des fourrés les bras en l'air.

Une autre fois, je remplis les fonctions de chef de Jeep, c'est à dire que je fais de la reconnaissance à pied à cinquante mètres devant ma Jeep, couvert par mon mitrailleur. J'arrive dans un virage pas catholique, la route est bordée de talus assez hauts ; je commence à grimper sur la gauche (je suis armé d'une mitrailleuse italienne, prise de guerre). Arrivé au sommet des fils sur deux rangs : bizarre !

Ils bougent et il n'y a pas de vent. Je redouble de précautions... J'aperçois une cabane, je continue à avancer et je tombe sur une table [sur laquelle il y a] trois tasses de café ; je les tâte : elles sont tièdes et sur deux chaises il y a des vestes allemandes. Je décide de me replier lorsque j'aperçois de l'autre côté de la route, dans un champ de blé un ennemi qui me vise avec son arme ; vite, je tire, un coup, flac... Enrayé. Je réarme, un second coup, l'ennemi se couche et réapparaît... Je tirerai trois fois, chaque fois enrayé ! La troisième fois il tombe [l'ennemi] et ne se relèvera plus. Je reviens sur mes pas pour explorer cette cahute lorsqu'un obus éclate à une dizaine de mètres, ensuite un autre. Je me replie vers la jeep. COLMAY est monté aux nouvelles lorsque nous entendons des bruits de chars devant nous.

Nous sommes seuls et pas armés pour arrêter des chars surtout que notre obusier a été détaché, il n'est donc pas avec nous. Tout-à-coup nous sommes allumés par une mitrailleuse, le tir venant de la droite, heureusement trop haut.

Nous nous replions un peu, quelques minutes d'attente, les chars repartent et nous continuons notre reconnaissance sans aucune résistance.



Raymond Ranguet

© Musée des Fusiliers Marins



Charles Regereau

© Archives Paul Leterrier

Une autre fois nous sommes en reconnaissance sur Bolsena, nous arrivons dans un virage masqué, j'avance, toujours à pied devant ma Jeep couvert par mon mitrailleur et une trentaine de mètres en arrière par TARIUS, RANGUET et REGEREAU (ils seront plus tard tués tous les trois en France à Dracy Saint-Loup).

Je redouble de précaution, j'arrive vers la fin de la courbe et j'aperçois à une cinquantaine de mètres, sur le côté, un [canon] anti-char. Je rends-compte à COLMAY en demandant le soutien porté et nous attendons.

Tout à coup une Jeep s'amène à toute vitesse et s'arrête pile près de nous. — *Nom de Dieu, qu'est-ce que cela, les fusiliers-marins n'avancent plus ?* C'est le général BROSSET et son chauffeur Jean-Pierre AUMONT ; à peine me laisse-t-il le temps de lui dire que nous étions stoppés par un [canon] anti-char qu'il ordonne à Jean-Pierre : — *Allons voir ! Ils font quelques mètres avec la Jeep... Poum ! Une manœuvre... Poum !*

Une autre, et les voici revenus auprès de nous. BROSSET me dit : - *Petit, tu n'aurais pas un coup de pinard ?* Chaque marin qui se respecte possède une ancienne boîte de conserve que l'on appelle moque ; nous la remplissons d'un litre de vin et le général ainsi que Jean-Pierre l'ont vidée totalement.

- *Petit, on a eu chaud !* et BROSSET repart vers l'arrière... »

Quelques temps, après les amis du bataillon de marche qui nous suivaient avaient anéanti cet anti-char et la progression reprenait. Nous menons [ensuite] une attaque à pied où pour une fois l'aviation américaine doit nous aider ; ils se trompent [les Américains] et nous lâchent leurs bombes sur nous au lieu des Allemands. Lors de cette attaque, HUMBLLOT reçoit deux balles de mitrailleuse lourde qui se fichent dans sa colonne vertébrale, mais probablement en fin de course ou après ricochet elles ne sont que fichées sous la peau : on dirait deux petites saucisses ! DELOBELLE lui est grièvement blessé par éclat de mortier, lorsqu'on le met sur un brancard, sa deuxième partie tombe à terre...

19

Souvenirs de Jean Candelot, Revue de la France Libre, décembre 2012



LA POURSUITE VERS LA TOSCANE

10 et 11 JUIN
A MONTEFIASCONE



Nous sommes maintenant en vue de Montefiascone, que domine la coupole de sa cathédrale. Le village est perché sur la hauteur. Une petite plaine s'étend jusqu'au pied des collines qui permet aux chars de se déployer.

Soutenus par les *Sherman* qui restent embossés prêts à intervenir, les chars légers partent déployés, zigzaguant à toute vitesse.

Un canon vient de tirer. Un nuage de poussière cache l'un des chars. Nous échangeons un regard, Santos et moi. Mais le char émerge de la poussière et fait un brusque crochet. Les canons — il y en a maintenant plusieurs — tirent sans arrêt avec une grande précision car à plusieurs reprises nous croyons que les chars sont touchés. Mais il n'est pas plus facile d'attraper un char en pleine course et qui fait de brusques crochets que de tirer un lapin à balles.

Subitement le tir s'arrête. Les chars doivent être masqués par les premières collines.

C'est au tour des *Sherman* d'avancer. Le tir, qui tout à l'heure s'ajustait sur les chars légers, ne les prend pas à partie. En quelques minutes ils sont au pied de la colline. On les voit apparaître et disparaître au milieu des vignes et des oliviers. Maintenant les scouts-cars et les jeeps de MAZIERES enfilent la route. Celle-ci est d'abord toute droite puis tourne brusquement en abordant les premières pentes.

Les voitures disparaissent au tournant. Pendant quelques minutes on ne voit rien. Puis une grande flamme jaillit dans les arbres suivie d'une colonne de fumée noire. C'est certainement un char qui est en flammes.

J'ai sauté dans ma jeep avec BARNOUIN et mon chauffeur LAMBERT. Bien que les chars soient passés, des rafales de mitraillettes sont tirées d'un peu partout sur la jeep sans l'atteindre.

Au tournant de la route protégée par de hauts talus, je trouve un char et deux voitures de MAZIERES qui se sont mis à l'abri quand ils ont vu qu'il y avait un char touché :

— C'est celui de PRZYBILSKI, commandant. Je les ai vus tous les quatre sauter du char qui flambait.

À ce moment-là des mortiers tombent et MAZIERES est à son tour blessé (il perdra un œil). Il est remplacé par JULLIEN.

Le passage paraît un véritable coupe-gorge pour les chars car à partir de maintenant et jusqu'à Montefiascone, ceux-ci ne peuvent pratiquement pas sortir de la route. La ville, coupée sur la colline, nous domine de toute sa masse et les observateurs peuvent suivre aussi facilement nos mouvements que si nous étions des petits jouets mécaniques dans une caisse à sable.

Au poste de secours, PRZYBILSKI, qui a les jambes et la figure brûlées, m'explique que le coup a touché le char par le travers, en plein dans son réservoir d'essence. Il a flambé aussitôt.

L'équipage a pu sauter mais l'un des quatre hommes, RAGUENES, a été tué d'une balle de mitraillette.



François Przybilski © D.R.

Pierre Raguènes
1922-1944



Pierre Raguènes © ffl.net

Sur la route de droite l'avance est bloquée.

Mais SAVARY arrive à avancer sur la route de gauche. À 11h du matin, arrêté sur la route de Marta par des tirs de canons, de mortiers et de mitrailleuses, il a laissé un bouchon à l'ouest et s'est rabattu sur Montefiascone.

A 13h, il est à nouveau arrêté par deux chars qui tirent sur la route. Mais il réussit à s'infiltrer sur les arrières de l'ennemi qui nous bloquait sur la route n° 2.

A 7h du soir l'ennemi se replie sur Montefiascone qui est pris le lendemain.

L'ordre du jour qui annonce que Montefiascone a été pris rappelle que les accès ne seront dégagés sur la route n° 2 qu'à midi.

Pendant que le Génie commence à déminer, je vois arriver, hilare et conduisant à tombeau ouvert, KERMADEC qui est entré dans Montefiascone par la route et SAVARY et qui a dévalé à toute allure et sans se rendre compte de rien la route en lacets que le Génie commençait à peine à déminer à l'autre bout.

Les hommes du Génie restent éberlués de voir arriver KERMADEC qui est passé à toute vitesse sur plusieurs mines enterrées sur la route sans s'en rendre compte et sans que celles-ci explosent ». (...) Sa vitesse seule a fait que la pression n'a pas été suffisante pour faire exploser les mines réglées à une pression normale.

Roger Barberot, *A bras le cœur*, Éditions : Laffont, 1972

LA MORT DU PACHA

Vers 10h quelques blessés arrivent au poste de secours. Parmi eux MILLET qui, sur un brancard, proteste de sa voix très travaillée de comédien : « Imbécile, ne me mets pas la tête en bas, tu vas me faire attraper un coup de sang ».



René Millet

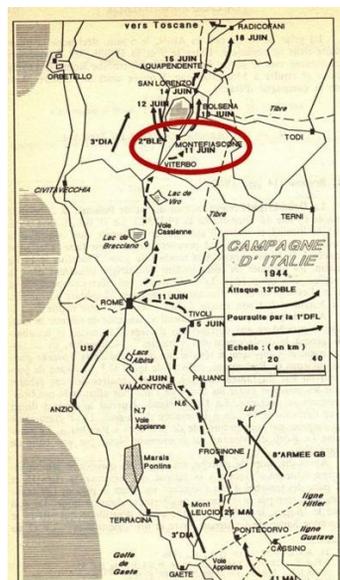


Alain Savary à gauche

LA POURSUITE VERS LA TOSCANE ET ROME VILLE OUVERTE



© Musée de Tradition des Fusiliers Marins



... / ... **GOURVES** met l'excitation de **MILLET** sur le compte du choc qu'il vient de recevoir. A vrai dire, **MILLET** vient de boire une grande quantité de verres d'alcool pour se remonter. Il parle sans discontinuer, il dit à **HECTOR** : « *Il faut que vous preniez le commandement puisque le Pacha vient de sauter...* C'est ainsi que j'apprends la nouvelle.

Je regarde **GOURVES** qui me répond d'un signe et ajoute « *c'est un sacré coup* »

AMYOT mort, c'est l'âme même de ce régiment qui semble envolée.

KERMADEC était à 15 m de lui quand il a sauté sur une mine. Il raconte à **HECTOR** : « J'avais mis **MILLET** en tête, mon P.C., qui était dans le half-track radio, collait au cul de **MILLET**. **CORNELIUS** était derrière.

Donc le peloton est sur la route. En tête **JACQUIN**, puis **MILLET**, puis **PHILIPPON**. Quelques kilomètres plus loin, un pont sauté. Il y a bien à gauche un passage sur l'oued desséché. **MILLET** l'inspecte d'un œil méfiant : il semble bien louche, ce passage, tellement il est tentant et facile. Ce serait bien le diable si les Allemands ne l'avaient pas miné alors qu'ils ont pris la précaution de démolir le pont.

En effet, il y a une *tellermine* qui, mal placée, pointe son bouchon allumeur. Le matelot **ANTONINI** commence à déminer, cependant que le Génie arrive, finit le travail, aménage rapidement un passage où les voitures s'engouffrent. Et le peloton passe.

KERMADEC est au poste radio. Il reçoit les renseignements de **MILLET** et les transmet au Pacha. Celui-ci répond : « *Attends moi, j'arrive* ». Et quelques minutes après, près du passage que l'on vient de dégager, le Pacha pointe les renseignements sur sa carte. Il décide d'aller lui-même voir ce dont il retourne. Il dit à **KERMADEC** : « *Je te suis* ».

Il est installé dans sa jeep, dans sa pose habituelle, sa jambe sur le marchepied extérieur, sa carte sous le bras. Il est en chemise, short, une tresse de ficelle sur son revolver.

Sa jeep roule dans les traces de huit voitures qui l'ont précédé.

Mais **KERMADEC** a à peine démarré qu'il entend une explosion derrière lui, il se retourne pour apercevoir dans un nuage de poussière et de fumée un corps qui retombe. Quand la fumée se dissipe, le corps du Pacha est étendu sur la piste, le dos ouvert, mort sur le coup.

11 Juin Le lendemain, **AMYOT** fut enterré dans le petit cimetière de Viterbo.

Le régiment défila une dernière fois devant lui. **DE MORSIER**, qui le remplaçait, prononça quelques paroles. On avait mis une simple croix de bois sur sa tombe et sur elle on avait posé sa casquette, sa fameuse casquette aux galons d'or ternis qui ne l'avait pas quitté depuis 1940 et dont le drap marine avait tourné au violet sous le soleil du désert.

Roger BARBEROT, Fusiliers Marins (1er R.F.M.)



Le capitaine de corvette Amyot d'Inville, chef du 1^{er} bataillon de fusiliers marins en Cyrénaïque (1942).



Jean Brasseur – KermaDEC
© M.O.L.



Pierre de Morsier
© M.O.L.



© Françoise Amiel-Hébert.



Inauguration de la plaque commémorative par la
Délégation de la 1^{ère} D.F.L. – Mai 2024

© Françoise Amiel-Hébert

LA POURSUITE VERS LA TOSCANE ET ROME VILLE OUVERTE

LE 9 JUIN vers MONTEFIASCONE



Alexis LE GALL
Bataillon de Marche 5



Nos vacances ont été de courte durée et, dès le 9 Juin, nous reprenons la route du Nord. Après Rome, les allemands ont opéré un repli général, suivis par les américains qui se contentent de garder le contact. Nous arrivons rapidement à Viterbo, à quelques 90 km au nord, où se présentent quelques complications dues à la persistance de mines. C'est là que se répand la triste nouvelle : le commandant **AMYOT d'INVILLE**, le mythique patron des fusiliers marins, leur « pacha », héros de Bir-Hakeim et d'autres lieux, vient, en Jeep, de sauter sur une mine et d'y laisser la vie, inscrivant un nouveau nom au martyrologe de la Division.

Aux environs de Viterbo, nous faisons halte et nous préparons pour une nuit d'attente. Je me souviens que nous partageons avec la section de pionniers les dépendances d'une propriété et que nous mangions, sous une tonnelle de vignes, conserves et fruits locaux, dans une ambiance gaie et sympathique, pendant que le lieutenant **HUGOT** usait de son charme pour tenter de séduire la maîtresse de maison. Il faut savoir goûter des joies de la campagne avant d'affronter l'enfer des combats. Et brusquement arrive l'ordre : « *on repart* ». La nuit tombe et c'est un peu plus loin dans la nature que nous passerons cette veille de bataille, parfois réveillés par le son lointain du canon. Au matin nous repartons et approchons d'un gros village, en suivant, comme c'est classique, les bas-côtés de la route principale. Arrêt à l'entrée du village, dont une pancarte nous apprend le nom : « *Montefiascone* ».

Nous sommes stoppés, accroupis dans les fossés de chaque côté de la route, quand déboule à grande vitesse une jeep conduite par un gars en short, à képi de général. C'est le général **BROSSET**, ce qui veut dire que les ennuis vont commencer... Il commence par nous interpeller : « *Qu'est-ce que vous fichez là ? Avancez.* » On lui répond innocemment : « *On attend le déblocage du carrefour.* »

Et le voilà qui se trouve aussitôt une autre victime : le pauvre gars de la Circulation Routière qui essaie vainement de s'imposer aux files qui convergent sur le carrefour de 2 directions. Il semble dépassé, ce qui rend Brosset furibard. Il l'envoie planter un panneau indicatif sur le tronc de l'arbre le plus proche et prend sa place.

Le policier cherche vainement un outil pour y clouer le panneau pendant que Brosset pousse des hurlements au milieu du carrefour pour débrouiller l'embouteillage. Puis il s'aperçoit brusquement que le panneau n'est toujours pas en place. « *Manque un marteau, mon Général* » s'excuse l'homme. « *Eh bien, je vais te montrer comment on se démerde quand on n'a pas de marteau* », dit le grand chef qui tape à poings fermés sur le clou.

C'est douloureux et sans effet. Alors il prend un caillou et parvient, à coups redoublés, à faire tenir le panneau. « *Et voilà, rien de plus simple*, dit-il, en ajoutant, *t'es vraiment pas doué !* »

Ils sont maintenant deux à mettre de l'ordre au carrefour et, bien entendu, les étoiles du général aident à assurer l'autorité et à activer la manœuvre, le tout sous l'œil intéressé de **Jean-Pierre AUMONT**, la star de cinéma, dont **BROSSET** a fait son aide de camp, et du chauffeur africain.



Jean-Pierre Aumont au volant © D.R.

Pendant que nos deux compères gesticulent au carrefour, passent derrière eux, l'un après l'autre, quelques tirailleurs portant chacun une meule de fromage, genre meule de gruyère, sur la tête.

Dès qu'il repère la manœuvre, **BROSSET** les interpelle : « *Qu'est-ce que c'est que ça ? D'où venez-vous, qui vous a permis ? Je ne veux pas de pillage* » hurle-t-il. « *C'est les italiens, mon général, eux y en a dire, le fromage c'est à un fasciste et nous on peut prendre.* » Un peu interloqué, le général s'exclame :

« *Ah bon ! Si le fromage est fasciste, ça change tout* » et, se tournant vers son chauffeur, il lui crie : « *Eh bien, vas-y, ne reste pas planté là, nous avons bien le droit à un fromage fasciste, nous aussi. Ça leur fera bien plaisir au Q.G. ce soir.* »

A peine le fromage récupéré, **BROSSET** et sa Jeep repartent en klaxonnant vers l'avant, en riant et en lançant au pauvre signalisateur abasourdi : « *Si c'est pas malheureux qu'il te faille un général pour faire ton boulot !* » Nous avons assisté à toute la scène, amusés mais aussi admiratifs devant une telle vitalité.

Nous ne tardons pas à entrer nous-mêmes dans Montefiascone, qui sent la vinasse. Et l'on nous apprend que nos marins ont, cette nuit, découvert des caves et se sont largement servis, laissant malheureusement une partie du vin se répandre. Montefiascone est sur une hauteur et, à la sortie, nous dominons tout le paysage, vallonné et parsemé de bois, avec, sur notre gauche, un énorme lac dont le centre est occupé par une petite île boisée. C'est le lac Bolsena. La conquête de l'autre rive du lac serait, dit-on, confiée à la D.I.A. du Corps Expéditionnaire Français et le côté droit est affecté au B.M.4 et au B.M.5.

Nous descendons vers la plaine et allons nous placer sur la droite de la route, en position d'attente. Nous sommes à l'abri dans un vallon, quand nous arrive un fort tir d'artillerie, avec toujours les mêmes éclatements, projections et odeurs de poudre; cette fois, nous avons 2 blessés, dont **OTTAVY**, qui nous avait rejoint en Égypte il y aura bientôt deux ans. Il a un gros éclat à l'épaule qui lui bloque le bras et le brûle (ces éclats sont archi-bouillants). Il est vite évacué et nous ne le reverrons plus. C'est **DUPIN** qui le remplace comme chef de pièce, sans problème, car Dupin est un type bien, plein de qualités.

LA POURSUITE VERS LA TOSCANE ET ROME VILLE OUVERTE

LE 10 ET LE 11 JUIN
A MONTEFIASCONE



Henri BEAUGE
Bataillon de Marche 4
La mort du Soldat Leroy

10 juin. Le bataillon doit forcer le passage par Montefiascone, chemin obligé de la brigade vers le Nord.

La ville, dont on aperçoit quelques vieilles maisons, près du grand dôme de son église est bâtie sur un escarpement que longe un profond ravin.

La compagnie DANIEL doit attaquer par le sud, soutenue à sa gauche par les deux autres compagnies d'infanterie et notre compagnie lourde. J'ai ordre d'établir mes canons anti-chars sur la rive ouest du ravin, à 1500 m des vieux remparts de la ville.

La mise en place est délicate. Le terrain, très en pente, ne permet pas la traction des pièces hors des chemins. Je les dispose sous les arbres, près d'une ancienne chapelle, en bordure d'une route d'où l'on peut battre toutes les pentes qui remontent du ravin vers la ville.

La section est rapidement prise sous le feu d'un anti-chars allemand dont un premier obus frôle la 2^e pièce, perce le mur de la chapelle et explose à l'intérieur...

J'indique aux chefs de pièces la localisation précise de l'arme, à droite de l'église, au pied d'un grand proche, et commande « feu à volonté ». Nos trois canons tirent... un bref duel s'engage. DE MARESCHAL, à droite en contrebas, commande de même à ses mortiers. Un second projectile allemand éclate cette fois près de la 3^e pièce au moment où une énorme explosion fait définitivement taire le canon d'en face ! Notre tir a dû toucher son dépôt de munitions.

Nos gars débordent de joie ! ... c'est à qui lancera son casque le plus haute en signe de victoire.

Qui l'a eu, les antichars ou les mortiers ? Qu'importe, l'objectif est atteint, la voie est libre...

Mais le chef de la 3^e pièce m'appelle :

« LEROY est blessé ! »

Il est étendu dans l'herbe, en bordure de la route, et saigne de blessures multiples.

« On a gagné ! mon lieutenant, on a gagné !

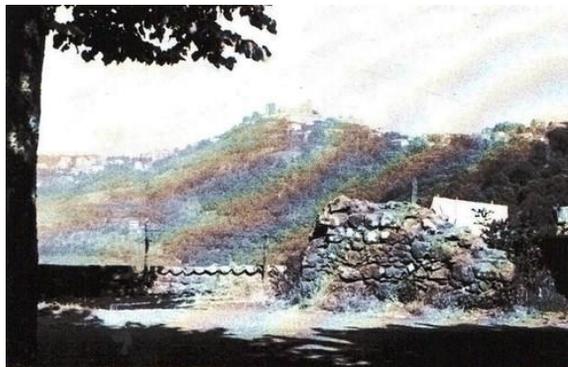
Oui, mon vieux Leroy, on a gagné.

Mais je crois que je vais payer ça cher ! vous pensez que je vais m'en tirer ?

Le toubib du bataillon fait des miracles... il va te réparer ça. »

Les servants de la pièce l'étendent sur un brancard et le placent dans ma jeep.

Le spectacle est atroce. Véritable pantin brisé, disloqué, démantibulé. Il pleure et murmure des mots incompréhensibles. Son sang coule en abondance du brancard au plancher de ma jeep.



Emplacement de la pièce antichar où fut tué René Leroy du BM 4 © Henri Beaugé

Nous n'avons pas fait 500 m « ensemble ».

A toi la paix, maintenant, mon vieux LEROY, Tu laisses à tes copains le souvenir d'un brave type, bon, généreux, au point d'accepter sciemment qu'on en abuse...

Et Dieu sait qu'ils en ont abusé !

Mais le plus grand service que tu leur as rendu, par ton extrême sensibilité, presque candide parfois, c'est bien celui de les avoir protégés contre le durcissement des cœurs que provoque cette besogne qu'il faut bien faire.

Au fond, ils étaient tous aussi sensibles que toi ; ce qu'il fallait, c'est que quelqu'un ait le courage de le manifester, de jouer les têtes de turc...

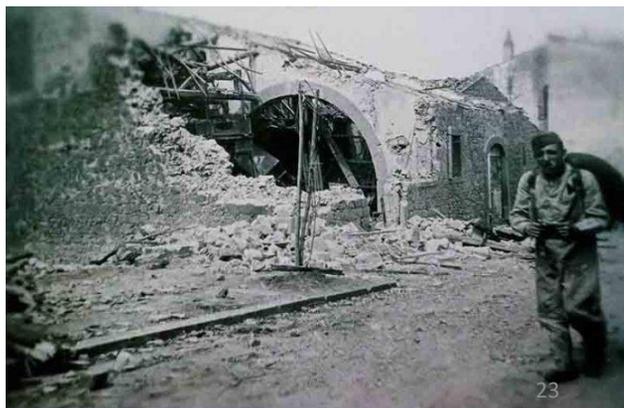
Et moi, je savais que tu n'étais pas dupe !

11 juin Le bataillon est entré dans Montefiascone la nuit précédente.

Le capitaine DANIEL, qui n'était au bataillon que depuis quelques jours, a été tué au cours d'une contre-attaque lancée par les Allemands dans un épais brouillard au lever du jour. Une grenade lancée d'un toit.

Maison par maison, la ville a été reprise. Les blessés sont nombreux.

Henri Beaugé, Avoir 20 ans en 1940, diffusion familiale, 2002



Montefiascono © tusciaup.com.

LA POURSUITE VERS LA TOSCANE ET ROME VILLE OUVERTE

LE 11 JUIN
A MONTEFIASCONA

Michel BARCELO

22^e Bataillon de Marche Nord-Africain



11 juin 1944... 8h du matin, notre escouade de pionniers du Génie s'intègre au Bataillon de Marche sénégalais réparti en deux colonnes dans les fossés de chaque côté de la route. Notre rôle est de déminer au fur et à mesure de la progression des fantassins.

Un monticule nous cache Montefiascone, le village juché sur une colline, que nous devons attaquer. L'ordre d'assaut est donné. Les deux colonnes de tirailleurs s'ébranlent. Nous dépassons les blindés des fusiliers-marins qui sont revenus de reconnaissance.

Nous sommes parvenus au sommet du monticule. Devant nous la plaine s'étend en pente douce et va heurter une colline boisée à une distance de quinze cents mètres environ. Déjà, notre bulldozer dégage la route des troncs d'arbres abattus par l'ennemi. Dans quelques minutes, le caporal DELAGE qui guide le conducteur du bulldozer dans ses manœuvres, sera tué par un éclat d'obus ! Saluons au passage, Jean LUCIANI, sergent corse brave et courageux.

Nous l'avons toujours connu aux commandes de son engin, nous à l'abri, lui, cible vivante, défiant et se jouant des artilleurs allemands. Son bulldozer sera bientôt doté d'une cabine blindée.



Jean Luciani au centre, tenant le fanion du Génie
© A.D.F.L.

De Montefiascone, du haut de la colline, les artilleurs ennemis laissent avancer le bataillon à découvert, pour ouvrir le feu. Sous un soleil radieux nous avançons à six pas d'intervalle les uns des autres.

Des sifflements sinistres dans l'air et nous sommes tout de suite environnés d'explosions. Comme mes camarades, je plonge au fond des fossés. *Clang... Clang... Clang...*

Après chaque salve : « *Debout, en avant... !* », nos gradés ordonnent d'avancer. Comment nos officiers peuvent-ils rester debout au milieu de la chaussée, imperturbables, comme à la parade, sous une pluie d'obus qui nous affole ? L'un d'eux, un capitaine il me semble, car ma vue se brouille et je saigne du nez, traverse la chaussée, il va de l'une à l'autre colonne, encourageant ses hommes. Des sifflements, une nouvelle salve, *clang ... Clang ... Clang ...* Je me jette à terre ... Les explosions ... *Debout ... En avant ...*

Le Sénégalais derrière moi me talonne. Plusieurs fantassins gisent sur les talus fauchés par la mitraille. Les canons ennemis se déchaînent contre nos colonnes. Je dépasse un tirailleur qui a eu l'avant-bras sectionné.

De sa main droite il tient le moignon de son bras gauche blessé. En titubant il monte sur la route. Une Jeep à toute vitesse vient le chercher. Les ambulances font des prodiges au milieu de cet enfer pour évacuer les blessés. Braves ambulanciers, courageuses infirmières, il était réconfortant de les voir, sous un déluge de fer et de feu, se précipiter pour disputer les blessés à la mort.

Nous quittons bientôt la route et l'angle mort de la colline nous protège des salves meurtrières. Des ordres fusent et les deux colonnes se déploient à présent en plusieurs lignes de front. De buissons en buissons, les fantassins progressent par bonds sur les pentes qui mènent à Montefiascone. Les Allemands retranchés dans les casemates nous attendent. Ils ouvrent le feu sur nos éléments de pointe. Les projectiles miaulent au-dessus de nos têtes. Si ce bruit m'indiffère par contre l'explosion des obus provoque la panique et le désarroi dans tout mon être !

Derrière un buisson, je me trouve à terre au coude à coude avec un sergent-chef fantassin. Il me désigne une petite ferme où notre escouade du Génie s'est retranchée. Je cours vers elle. Un peu plus bas, sur la gauche, à la lisière d'un bois qui couvre le flanc de la colline, à hauteur d'un abreuvoir, une Jeep qui vient de quitter la route et se dirige dans notre direction, saute sur une mine. L'explosion soulève dans les airs le véhicule et les deux militaires à son bord. Je rejoins rapidement mes camarades à l'abri dans la cave de la ferme. Nos camions nous rejoignent et nous pouvons monter jusqu'à Montefiascone tombé aux mains de nos valeureux Sénégalais. Sur la place du village, en manœuvrant, un de nos camions saute sur une mine.

Pour cette journée du 11 juin, nous avons eu un mort et quelques commotionnés par mine.

LA POURSUITE VERS LA TOSCANE

LE 15 JUIN A TORRE ALFINA



Pierre GRANIER
Bataillon de Marche 24
La bataille de Torre Alfina



Frascati, Viterbo, le Lac de Bracciano, Montefiascone, le lac de Bolsena... Autant de noms, autant de victoires, sur un ennemi qui, tantôt résistait farouchement, tantôt décrochait sur plusieurs dizaines de kilomètres après avoir rompu le contact en laissant simplement, ici et là, un sniper dans un arbre ou derrière un rocher, tireur d'élite muni d'un fusil à lunette avec lequel il tuait d'une balle au front, d'une seule, le chef à la peau blanche facilement reconnaissable devant quarante têtes noires.

Souvent aussi, un nid de résistance plus étoffé causait plus de dégâts, et l'on aurait pu suivre à la trace cette armée d'Italie, rien que par les croix de bois qu'elle laissait derrière elle, à l'endroit même où ils avaient été frappés : dans un vallon, sur une crête, au coin d'un bois, au bord d'une route ou d'un chemin creux.

C'est ainsi que je recevrai un jour la triste mission de refaire le chemin de nos combats, avec une corvée de dix tirailleurs, deux camions et onze cercueils, pour déterrer onze corps de combattants de tous grades, les mettre en bière et les ramener au grand cimetière divisionnaire, quelque part à l'arrière, comme je le relaterai plus loin...

Ah ! Comme la terre parlait, avec toutes ces sépultures ! Et le soir, le soir surtout, une brise légère racontait la dernière bataille qui, pourtant livrée la veille ou le jour même, était déjà du domaine de l'épopée. Une épopée qui rejoignait celle des siècles passés, dans cette campagne romaine tant de fois sillonnée par tant de guerriers, Carthaginois, mercenaires secs et farouches comme des carnassiers, Gaulois aux longs cheveux et aux moustaches fauves, Français des guerres de magnificence, soldats de Marignan et du Pont d'Arcole, volontaires de la République, grognards de l'Empereur, tous, ou presque, sur le sol d'Italie, avaient été des vainqueurs.

Comme ils étaient vainqueurs, chaque jour que Dieu faisait, ces soldats du C.E.F. qui, contrairement à leurs anciens, ne venaient pas du Nord, mais du Sud, se rapprochant de leur pays à chaque pas, à chaque coup de fusil, à chaque rafale de mitrailleuse, à chaque tour de roue ou de chenille...

Et ce murmure du vent sur la plaine et les collines, n'était-ce pas la chanson grandissante des biffins du passé, avançant le pied la route comme les Saras du Tchad aux profonds tatouages, loyaux et courageux soldats de l'Empire Français quand il y avait encore un Empire ?

Torre Alfina, ce fut d'abord une immense plaine, plate comme un billard, où le vent inclinait les épis de blé à point pour la moisson dans une musique soyeuse. Au bout de cette plaine, une ligne de hauteurs, violettes encore de la lumière matinale. Sur la plus haute des collines, à l'horizon, un donjon crénelé veillant sur le village. Un peu avant la fin de la plaine, sur la droite, un bois.

La disposition du paysage pourrait raconter la bataille. On est le 15 juin 1944. Le B.M. 24 est en tête, et attaque avec l'appui d'un escadron de chars. La 3e compagnie est la compagnie de tête du bataillon de tête.

Le capitaine TENCE m'a enlevé le commandement de ma section (l'ancienne section de Fauroux, tué le 11 mai) pour le confier à l'aspirant BORRET. Officier le plus ancien après le capitaine, je viens d'être élevé aux fonctions d'adjoint, et commanderai les deux sections de tête, Tencé marchant avec les sections de soutien, ce qui lui permettra d'être plus rapproché du P.C. du bataillon, et des P.C. des chars et de l'artillerie, pour demander les appuis nécessaires.

Le capitaine TENCE m'a dit :

Vous prendrez le commandement de la première vague : les sections BORRET et DECLEMY, plus un groupe de mitrailleuses et un groupe de mortiers, et vous partirez en avant avec tous ces éléments.

Les évolutions des chars, peu discrets, bien évidemment, ont dû donner l'éveil aux Allemands, que l'on dit solidement retranchés dans la forteresse de Torre Alfina. Entre les Français et eux, l'immense champ de blé mûr, plusieurs dizaines d'hectares, cent hectares peut-être, plats comme un lac aux eaux dormantes. Un immense champ de blé jaune clair, presque blanc comme le soleil de juin, sur lequel se détacheront très bien, dans un instant, les fourmis noires du bataillon de marche.

Les Allemands ont compris que les Français vont attaquer. Alors, voici qu'ils déclenchent le barrage général à l'entrée de la plaine, de ce beau champ de blé dans lequel, demain, les mois sonneurs casseront les lames de leurs machines sur des débris humains et des armes tordues.

Messieurs, nous disait autrefois (en mai 40, mais que c'est loin déjà !) le colonel Furioux, bien nommé, commandant le centre d'instruction des E.O.R. de Fontenay-le-Comte, en Vendée, et qui avait fait Verdun : *Messieurs, souvenez-vous bien de ceci : on ne traverse pas un barrage général !*

C'est pourtant ce que vont faire les hommes du 24e Bataillon de Marche, et plus précisément mes deux sections de tête, car telle est leur mission : franchir le champ de blé, puis attaquer et prendre les positions ennemies de Torre Alfina.

C'est clair, c'est simple, il n'y a pas de problème, pas de manœuvre compliquée, pas de mouvement tournant, pas de débordement par les ailes, rien, rien, rien qu'une avance frontale, d'un point à un autre, en droite ligne. Il suffit de traverser le barrage.

LA POURSUITE VERS LA TOSCANE ET ROME VILLE OUVERTE

... / ... Avant, pas de barrage. Après, plus de barrage. Ce n'est pas difficile : tu pars, tu franchis le barrage, et tu ressorts de l'autre côté, au bout du champ de blé. Tu ressorts, c'est-à-dire, si ce n'est pas ton heure...

Pas de problème, pour le commandement du moins. Car pour toi, biffin, petit sous-lieutenant d'Infanterie de Marine, il y en a tout de même un : il s'agit de franchir ce barrage d'artillerie, en entraînant tes hommes derrière toi. Il vous faudra traverser ce magnifique champ de blé, sur lequel tombent des milliers d'obus, avec l'espoir de passer entre les éclats, en calculant le temps très court qui s'écoule entre deux salves.

J'ai quatre-vingts tirailleurs et gradés sous mes ordres, ce matin-là. Plus d'une demi-compagnie. Mais tout à l'heure nous serons moins nombreux. Moi je suis couché sur la lisière du champ de blé, au défilement d'un fossé, et je puis les voir, mes Saras et mes Adjeraïs, du moins les plus proches, à ma droite, à ma gauche. Comme moi, ils sont allongés à l'abri des épis, le fusil ou la mitraillette à la main, le casque anglais solidement tenu par la jugulaire, le regard attentif et impassible. Ils sont prêts à bondir sur mon ordre, et je retrouve alors ce sentiment grisant du petit chef, seul sur la ligne de départ, avec une poignée de voltigeurs, face à l'ennemi qui attend.

DES BONDS DE DIX MÈTRES ENTRE LES OBUS

Dans le 536, grésillement d'appel. Je passe sur réception : - *Écureuil j'écoute*. Voix de Tencé :

- *Ici le Sanglier ; êtes-vous paré à démarrer ?*

Avant de répondre, je jette un regard à gauche sur **BORRET**, et un regard à droite, du côté de **DECLÉMY**. Regards de pure forme, car je ne vois pour ainsi dire que ces foutus épis, tout près de ma figure. D'ailleurs, l'instant d'avant, j'ai vu mes deux chefs de sections, leurs hommes, l'équipe de mortiers et le groupe de mitrailleuses. Je sais qu'ils sont parés, pas très rassurés, mais quand même décidés à foncer.

Problème pour l'homme : entraîner sa carcasse. Problème pour le chef : entraîner celle des autres. Tout est là.

Les tirailleurs te suivront-ils ? Ils te suivront sans aucun doute, ils ne te laisseront pas tomber, cela ne s'est jamais vu.

Mais il faut bien sûr que tu partes le premier. Chef, ça veut dire tête, en latin. Tu fonceras tête en avant, tu iras bille en tête. Tu plongeras dans le barrage, dans le feu, dans le fer, dans la fumée, comme tu plongerais dans une piscine infernale. Tu feras comme **FAUROUX**, comme **DESGRANGES**, comme **JEANNE**, comme tous les autres qui se sont fait ratatiner, tu feras comme tu as fait jusqu'à présent.

Je passe sur émission :

- *Ici Écureuil... Ici Écureuil ; je suis prêt à partir.*

Je passe sur réception, et entends dans le poste :

- *Bien compris. Démarrez à votre ordre... Démarrez à votre ordre. Terminé. - Bien compris. Terminé.*

Je me retourne alors vers mes types. À demi levé sur un coude, et détachant bien mes mots, d'une voix étrangement calme que je ne me connais pas, je lance mes ordres : - *Pour un bond de dix mètres, à mon commandement... En avant !*

Avec toute ma force, toute ma souplesse, tous mes muscles et tous mes nerfs bandés pour un prodigieux effort de vitesse, j'ai jailli de mon sillon sans même me retourner pour voir si on me suit. Un instant, je suis seul à partir à l'attaque et une idée saugrenue, l'espace d'un éclair, me vient à l'esprit : et si la compagnie ne me suivait pas ?

Si j'arrivais tout seul à Torre Alfina, mais de quoi donc aurais-je l'air, devant les fantassins allemands qui attendent une division entière ?

Au moment où j'achève mon premier bond de dix mètres, voici l'infernal sifflement du rapide qui brûle une station

Huiuiuiuiui... Je me plaque au sol comme un torchon mouillé, le ventre sur le blé, la bouche dans la terre, les bras loin devant moi les fesses aussi plates qu'une feuille de papier à cigarettes, et j'attends.

Déchirement du métal, et comme une explosion dans la tête, le buste, les jambes, mais c'est tombé à côté, quoique tout près, là, à quelques mètres.

La première salve est passée. Ne cherche pas à comprendre, et surtout ne reste pas là ! Ne t'occupe pas non plus de savoir s'il y a de la casse, fous le camp, bon Dieu ! Fous le camp, garçon, barre-toi en avant, file en vitesse vers les Allemands, c'est ta seule chance !

Il suffit de bondir avant que les artilleurs d'en face ne diminuent leur hausse. Le tout, c'est que les tirailleurs pigent ce truc.

Ils ont pigé, ça a l'air de marcher : un bond, deux bonds, trois bonds, cinq bonds... Les deux sections de tête de la trois sont maintenant en plein cœur du barrage, et de la casse, il y en a, bien sûr.

Et comme toujours quand y'a chaud les tirailleurs des deux sections se sont instinctivement rapprochés, alors qu'ils devraient faire exactement le contraire. Mais on n'est pas à l'exercice, et on ne va pas recommencer le mouvement.

Après le cinquième bond, une seconde de répit :

- *Ohé, Declémy ? - Mon lieutenant ?*

Bon. Si **DECLÉMY** répond, c'est qu'il n'est pas mort. Dans la fumée qui se dissipe lentement, sa voix me parvient, lointaine et très calme ; un type bien, ce jeune adjudant de la Coloniale. Il n'est pas à vingt mètres de moi, cependant...

- *Ça suit, mon lieutenant. Mais j'ai une pagaille de tués et de blessés. - T'occupe pas... En avant !*

Après le bond suivant, me dis-je, je causerai avec **BORRET**. Pas le temps de les interviewer tous les deux dans la même pause.

Nouveau jaillissement. Nouveau sifflement d'enfer. ²⁶ Nouvel éclatement. Nouveau déchirement du métal en fusion.

LA POURSUITE VERS LA TOSCANE ET ROME VILLE OUVERTE

... / ...Des gémissements de toutes parts, des cris. Juste derrière moi, un tirailleur agonise en râlant doucement. Mais les braves types ne se sont pas dégonflés et m'ont suivi comme un seul homme.

- Borret ? - J'suis là, Granier. - Ça va ? - Ça va.

Encore un bond : - En avant !

Vingt fois, trente fois, j'ai hurlé ces deux mots et parcouru sur dix mètres, parfois seulement sur cinq. Et vingt fois, et cent fois, le même sifflement précipité m'a averti de l'arrivée d'une nouvelle salve, que j'ai eu, chaque fois, juste le temps de parer en me plaquant au sol. Il est curieux de constater combien la machine humaine est merveilleusement huilée dans des moments pareils. Le tout, c'est de ne pas se trouver sur la trajectoire d'un éclat filant comme une fusée jusqu'à cent mètres du point de l'éclatement. Et aussi, bien entendu, il vaut mieux ne pas être précisément sur ce point ; question de baraka.

Après chaque série d'éclatements, toujours des cris, des gémissements. Celui-ci qui courait, une minute plus tôt, le voilà maintenant réduit à un informe étalage de chair broyée. Et cet autre qu'un obus attrape au vol, culbute comme un lapin, la tête emportée, et m'éclabousse de son sang, au passage. Mais plusieurs ne crient pas...

- En avant !

C'est le dernier bond et le barrage sera franchi. Les tempes battantes, le cerveau fou, la bouche sèche avec cet étrange goût de fromage blanc dans le fond du palais, j'ai une fois de plus cavale comme un lièvre, et comme un lièvre blessé à la patte, je culbute avant la fin de ma trajectoire, projeté au sol par un violent coup de poing.

Pour la deuxième fois en deux mois, un morceau de mitraille allemande vient d'entrer dans ma chair, encore dans la cuisse gauche, comme le 13 mai sur le Girofano. Un peu de sang commence à couler le long de la jambe, s'insinue sous la guêtre, mais ça n'a pas l'air bien méchant. Je rampe jusqu'à un petit monticule, dans ce qui semble être un fossé de drainage des eaux pluviales où, tout de suite, je commence à masser ma jambe pour l'empêcher de s'engourdir. Le tir ennemi s'est encore raccourci, mais les sections sont maintenant presque sorties du champ de blé, et le chapitre suivant se traitera à la mitrailleuse, à la grenade, peut-être à la baïonnette. Preuve qu'un barrage d'artillerie, cela se franchit quand même, malgré ce qu'en disait, à Fontenay-le-Comte, le brave Colonel Furioux.

J'appelle BORRET et DECLEMY. Ils rampent à mes côtés. - Vous êtes blessé, mon lieutenant ? demande Declémy. - Juste une égratignure... un minuscule éclat... Je ne vais pas me faire évacuer pour si peu...

A ce moment, le capitaine TENCE arrive en courant et plonge près de moi. - Vous vous êtes fait moucher ? - C'est rien, mon capitaine. Nous sommes sortis du barrage, c'est le principal. Il y a de la casse, malheureusement. Et vous ? - Ça peut aller. Les deux autres sections l'ont franchi aussi, derrière les vôtres. - Que fait-on, mon capitaine ? On continue ?

- Naturellement. Mais il faut d'abord fouiller ce bois, à notre droite ; il y a sûrement du boche là-dedans. Si nous le laissons comme cela, ils nous tireraient dans le dos, et nous serions pris en sandwich entre leur artillerie, leurs feux de front et leurs feux de flanquement. Declémy ? - Mon capitaine ? - Vous avez beaucoup de pertes ? - Un bon quart, mon capitaine. - Bon. Vous passerez en réserve... Et vous, Borret ? - A peu près comme lui... - Granier, me dit Tencé, prenez Borret et sa section, le groupe de mitrailleuses, et un groupe de combat que va vous prêter Declémy, puis fouillez-moi ce bois.

Je donne mes ordres en conséquence, après quoi, face à droite et en avant, en manœuvrant partie dans les épis, partie dans un chemin creux providentiel.

Mais le petit bois, comme nous nous en doutions, est truffé de soldats allemands, avec des mitrailleuses qui prennent d'enfilade le chemin creux et les sillons de blé. Une demi-heure après, nous avons à peine parcouru cent mètres, et il y a déjà une dizaine de tués et de blessés. Ce sont surtout les tireurs d'élite, ou snippers perchés dans les arbres, qui nous font un mal terrible : tout homme vu est un homme touché.

Juste à ma gauche, un tirailleur est tué net d'une balle au front. A ma droite, un autre, également atteint à la tête, agonise lentement en gémissant à intervalles réguliers. Le soleil est maintenant très haut dans le ciel. La journée sera chaude, et la soif est déjà au rendez-vous.

Impossible d'avancer davantage, sinon personne n'arrivera au petit bois. Et comme les tirailleurs ne se manifestent plus, les Allemands ne tirent plus. Pendant un court instant, le silence est total : pas un obus, pas une rafale, pas une seule balle, pas même la chanson soyeuse des épis de blé, car, avec le soleil qui commence à chauffer, le vent est tombé ; jusqu'au soir il ne soufflera plus. La fournaise de l'été italien s'ajoutera à l'autre.

Et ce soir il viendra, comme les autres soirs, raconter la bataille... Le rôle régulier du tirailleur mourant, à ma gauche, vient de reprendre, rompant seul le silence.

BORRET, QUI VOULAIT VOIR LES CHARS

Plat comme une limande, je rampe vers BORRET : Écoute, mon gars, je vais téléphoner au capitaine pour qu'il fasse donner l'artillerie, et aussi les chars, qui sont à notre disposition, après tout ! Tout seuls, nous sommes foutus, tu es bien de mon avis ?

LA POURSUITE VERS LA TOSCANE ET ROME VILLE OUVERTE

... / ... **BORRET** me regarde avec ses grands yeux bleus, et il est visible qu'il aimerait mieux être ailleurs ; l'aventure italienne dont il rêvait, il l'a, il l'a bien, et ça suffit comme ça. Mais son visage s'éclaire aux mots de chars et d'artillerie.

Dans le 536, grésillement d'appel. Je mets sur émission : - *Écureuil appelle Sanglier. Répondez.*

Je passe sur réception.

Très vite, voix de Tencé : - *Sanglier, j'écoute.*

Comme si j'étais au restaurant, je passe la commande. Pour un peu j'ajouterais : Et servez chaud ! - *Mais oui, mais oui, ça sera servi chaud.*

A ce moment, **BORRET** s'impatiente. Il voudrait bien voir arriver les chars, ces beaux *Sherman* tout neufs aux couleurs de la France, avec leurs canons à frein de bouche que l'infanterie entendait rouler la veille sur leurs chenilles souples...

BORRET s'impatiente, l'idiot. Il se relève sur un coude, à peine juste pour regarder par derrière. Mais il n'en faut pas plus.

Ta... kooo ! - Aïe !

Le sniper au fusil à lunette a tiré, et la balle est entrée dans l'épaule.

— *Ballot ! dis-je à Borret, t'avais besoin de regarder ? Enfin, ça n'a pas l'air trop grave, une balle dans l'épaule... - Tu crois, Granier ? me dit Borret, en osant me tutoyer pour la première fois. - C'est certain, vieux ! Maintenant, ne bouge plus, que je puisse faire ton pansement.*

A ce moment, effectivement, je ne m'inquiète pas pour **BORRET** : une balle dans l'épaule, c'est la bonne blessure, et ça va lui permettre de tirer quinze jours d'hôpital, plus la convalo à Sorrente.

Quand il rejoindra le bataillon, la campagne d'Italie sera terminée, peut-être, à l'allure où ça va... Je rampe sur un mètre, et commence à déchirer la chemise.

- *Seulement, il faudrait quand même te tourner, comment veux-tu que je fasse ton pansement, si tu restes comme ça sur le dos ?... Mais fais attention, cette fois, tourne-toi sans te relever. Une balle, ça suffit, non ?*

BORRET ne bouge pas. - *Alors, tu te décides ?*

Il reste sur le dos, les jambes allongées, les bras le long du corps. Serait-il douillet ? Un peu inquiet quand même, je me rapproche encore, et cherche le regard de **BORRET** :

- *Borret, hé, mon gars, tu m'entends ?*

Ses yeux bleus me regardent d'un air absent. Puis il se met à parler, d'abord facilement, mais cela devient pénible, sa langue a l'air de s'empâter, comme s'il était ivre, ou anesthésié : - *Granier, j'peux pas bouger... j'ai... des fourmis...*

Bon Dieu ! Cette fois, j'ai compris : il en tient dans la colonne vertébrale. Autrement dit, il est cuit, ou il restera paralysé.

- *Ne t'en fais pas, lui dis-je, c'est la douleur qui te fait ça, mais c'est pas grave, ça te passera vite !*

Cela lui passera vite, oui, cela lui passera bientôt, à ce pauvre **BORRET**, qui voulait absolument voir comment c'était, la campagne d'Italie !

- *Passe-moi ton couteau, Oumar.*

Car **OUMAR BODIANE**, silencieusement, est venu me rejoindre en rampant. Ils étaient comme cela, nos tirailleurs, n'en déplaise aux détracteurs de la Coloniale...

Je coupe la chemise, place au mieux le paquet de pansement, sur l'épaule de Borret, maintenant dans le cirage ; puis je donne un ordre à mi-voix à l'Africain : - *Oumar, tu vas ramper, comme un serpent, chercher les brancardiers, et tu leur diras de faire fissa...*

OUMAR BODIANE s'en va, et je reste seul avec le petit **BORRET**. Seuls tous les deux, parmi les épis écrasés et les pailles brisées, seuls avec le soleil italien qui rigole au-dessus de nos têtes. Un peu plus loin, à droite, à gauche, il y a les tirailleurs de la 3e compagnie. Et plus loin encore, mais bien proches tout de même, les snippers allemands, perchés sur leurs arbres, à la lisière du petit bois bordant le champ de blé, et qui attendent patiemment que je lève le nez de dessus les épis pour me tirer comme un lapin, à mon tour. Ne pas lever la tête au-dessus des épis, tout est là.

Tout doucement, très lentement pour ne pas faire bouger les épis, j'essaie d'allonger **BORRET** plus confortablement. Mais je me dis que jamais les brancardiers ne pourront le ramasser sur ce glacis. Il faut le ramener en arrière, dans le fossé de drainage.

BORRET a toujours l'air inconscient, ce qui facilitera la manœuvre. Je rampe derrière l'aspirant, prends un de ses pieds et, en m'aidant de mon seul bras libre, je commence à le tirer en arrière. Mais bon sang qu'il est lourd ! Un centimètre après l'autre, je me traîne en traînant mon fardeau.

Ma jambe blessée me fait mal, et cette fausse position me donne une crampe. Je continue néanmoins à progresser vers le fossé, qui, me dis-je, ne doit plus être loin. Mais un regard sur le chemin parcouru m'apprend que je n'ai presque pas avancé, c'est-à-dire reculé. Une grande lassitude s'empare de moi. J'ai chaud, j'ai soif, sous ce sacré soleil qui ricane toujours, là-haut, et voilà que **BORRET** reprend connaissance, maintenant, pour se mettre à gémir.

Animé d'un nouveau courage, je recommence à ramper, et tombe dans le fossé, très longtemps plus tard, me semble-t-il, entraînant **BORRET**, de nouveau évanoui. Alors, je m'offre le luxe de souffler un instant, en rêvant avec délice à la gorgée d'eau tiède que je vais avaler, quand, dans une seconde, j'aurai décroché mon bidon pendu à mon ceinturon.

LA POURSUITE VERS LA TOSCANE ET ROME VILLE OUVERTE

... / ...

LE MÉDECIN-CAPITAINE DEVIENT BRANCARDIER

J'attendais deux brancardiers, mais je vois arriver soudain, émergeant des épis sous la conduite d'**OUMAR BODIANE, JUGUET**, le médecin-capitaine du bataillon, suivi de son infirmier, un jeune Européen engagé volontaire dont j'ai oublié le nom, qu'il veuille bien m'en excuser, si d'aventure il lit un jour ces lignes.

Jugué porte très haut, au-dessus de sa tête, comme un drapeau, une civière. C'est un bon truc, quand ceux d'en face ne sont pas des fumiers. Cela réussit, cette fois : on ne tire pas sur mon toubib, c'est une chance, car en ces temps qui courent, nous en avons bougrement besoin, au bataillon !

Debout et désinvoltés, ils avancent tous les deux, la cigarette aux lèvres.

Alors, me dit **JUGUET**, où est-il, votre blessé ?

— *Le voilà, dans le fossé, derrière les épis...*

— *Mais c'est le petit Borret !*

— *Eh oui, mon capitaine. Je ne suis pas médecin, mais j'ai comme l'impression...*

Un regard de **JUGUET** me coupe la parole. Il a de drôles d'yeux, ce médecin. Des yeux tantôt petits, bridés comme ceux d'un Chinois, et tantôt bovins, énormes, globuleux, ahuris. Quand il fait ces yeux-là, il se fout de votre gueule, c'est connu dans le bataillon. Et c'est le cas en ce moment. Mais il y a encore dans son regard une expression de plus. Un ordre muet : Silence !

J'ai compris son message : **BORRET** n'est sans doute pas aussi inconscient qu'il en a l'air, et il entend peut-être. Surtout ne pas parler, ne rien dire de son état. Le laisser mourir en paix, en rêvant à Sorrente et à la convalo.

D'accord, toubib. **JUGUET** examine le pansement : - *C'est vous qui l'avez fait ?* - *Oui, c'est moi, bien sûr.* - *Eh bien mes compliments !* - *Oh ! vous savez, j'ai un peu l'habitude*, lui dis-je, en pensant à **GANDABALA**, ce tireur au fusil-mitrailleur qui avait un trou tellement grand qu'il avait fallu lui mettre deux paquets-pansements côte à côte, et qui fut désaltéré, soulagé par le fond d'eau de mon bidon, puis évacué par deux brancardiers saras comme lui...

Voilà maintenant **BORRET** bien installé, si l'on peut dire, sur son brancard de toile kaki, et je demande à **JUGUET** :

- *Vous attendez les brancardiers, maintenant ?*

- *Pensez-vous ! les brancardiers ne savent plus où donner de la tête, à ramasser tous vos types, dans ce foutu champ de blé ! Il y a du dégât, figurez-vous...*

Bon, c'est pas tout ça, faudrait se dépêcher.

JUGUET m'offre une cigarette, je lui donne du feu. **BORRET** est toujours évanoui.

JUGUET prend des deux mains les poignées du brancard, son infirmier l'imité. Tous les deux ont un genou en terre, dans le fossé de drainage, ce qui les dissimule encore à la vue des Allemands.

Puis le médecin-capitaine s'adresse à son aide :

- *Vous y êtes ? Je suis prêt, mon capitaine. Bon, allons-y !*

D'un même mouvement, ils se lèvent brusquement, émergent du fossé, et partent d'un pas raide, comme deux automates, la cigarette à la bouche, en portant le brancard. Moi qui les regarde intensément, je jurerais qu'on ne pourrait pas, à cet instant, leur introduire un noyau de cerise entre les fesses, à l'un comme à l'autre.

Et j'en pleurerais d'émotion, de voir ce toubib et son infirmier s'en aller ainsi, le pied la route, dans les sillons du champ de blé, en portant le gars **BORRET**...

Ces deux types qui font simplement leur boulot pour tenter de sauver un copain, et qui vont sûrement, ça ne fait pas l'ombre d'un doute, se faire flinguer d'une seconde à l'autre.

Mais non, rien ne se passe, parce que les Allemands d'en face ne sont pas des fumiers. Et voilà qu'à travers le champ de blé aux épis décapités, aux pailles cisailées, le petit **BORRET** s'en va, triste fin d'un rêve épique sur une terre riche en passé glorieux..

Très peu de temps après, l'artillerie divisionnaire matraque au maximum et met le paquet. Et les chars arrivent enfin, abîmant un peu plus, mais cette fois irrémédiablement, le magnifique champ de blé. Le capitaine **TENCE** est là aussi, avec deux sections fraîches. Au prix de quelques pertes supplémentaires, le petit bois est pris, les Allemands font *Kamerad* du moins les survivants, car ils ont des cadavres dans tous les coins, des blessés dans tous les buissons.

La progression sur Torre Alfina peut reprendre enfin.

Un peu après midi – mais j'aurais juré que tout cela avait duré un siècle - le village et le château sont à la 1^{ère} D.F.L., avec quelques dizaines de prisonniers, que l'on charge, selon l'habitude, d'enterrer leurs copains morts, tandis que leurs blessés seront soignés par nos toubibs.

Le soir tombe sur la plaine. Les étoiles s'allument une à une dans le ciel, les hommes ont mangé et se sont désaltérés, le petit blanc de ce pays se laisse boire.

Allongé dans un sillon, parmi les épis martyrs de ce beau champ de blé où nous sommes revenus pour la nuit, je fume ma première pipe de la journée, en cherchant la Grande Ourse, la Petite Ourse, l'étoile Polaire, Orion, Cassiopée et d'autres constellations que, Scout de France, je connaissais bien autrefois...

BORRET est mort le lendemain de Torre Alfina.

Pierre Granier, les soldats oubliés de la 1^{ère} DFL, Presses du Midi, 2005



LA POURSUITE VERS LA TOSCANE ET ROME VILLE OUVERTE



Bernard SAINT HILLIER Chef d'Etat-Major de la D.F.L.



Le 15 juin, l'Armée française d'Italie, fière de ses victoires défile dans Rome conquise. Le bélier mascotte et la nouba des tirailleurs en tête, les Français remontent la via de l'Impero, ils passent devant la Colisée, traversent la place de

Venise devant le monument de Victor-Emmanuel. La foule romaine a envahi les rues dès l'aube, cette cohue enthousiaste est en état d'hystérie, elle acclame ses « libérateurs » d'une ovation délirante. Quelques drapeaux rouges apparaissent.

Le défilé triomphal du Corps expéditionnaire français se déroule dans la première capitale d'Europe d'où l'ennemi a été chassé.

A partir du 16 juin, la Division, son Groupement blindé en tête, avance rapidement, gagnant de jour en jour l'ennemi de vitesse, l'obligeant à décrocher avant qu'il ne s'installe, lui infligeant des pertes.

Les Sapeurs du commandant TISSIER qui accompagnent les éléments de tête rendent praticables les chemins coupés et minés. Grâce aux piper-cubs, l'artillerie muselle les canons allemands par de violentes contrebatteries et les prisonniers que fait la Division sont harassés et à bout de force.

Mais, au soir du 17 juin, une pluie froide et abondante glace nos tirailleurs qui gravissent à pied, matériel au dos, des pentes que la boue transforme en patinoires. La Division aborde quand même le lendemain la dernière position de résistance. Les Allemands ont reçu ordre de la défendre, quel qu'en soit le prix.

Ils ont renforcé leurs moyens de résistance par des destructions, des obstacles et des champs de mines aux abords du massif tourmentés des monts Amiata. Tous les passages sont tenus sous le feu de détachements bien appuyés par des canons automoteurs et des chars.

La Division se trouve aux frontières de l'Ombrie à droite, tout près du lac Trasimène.

Le mont Calcinajo, sur l'axe de marche de la 4e Brigade et Radicofani, sur celui de la 1ère Brigade, régissent l'accès à la plaine de Toscane.

La 1ère DFL pendant la campagne d'Italie, par Bernard Saint Hillier



80^e anniversaire de la Campagne d'ITALIE

Equipe Mémoire :

Sylvie Baudouin - Françoise Amiel-Hébert - Serge Le Nabour

Gilles Mehaut - Eric Minocchi - Florence Roumeguère - Pascal Vanotti

Printemps 2024

Fondation B.M.24 Obenheim

« Sur les chemins de la 1^{ère} D.F.L. 1940-1945 »